CONSIDÉRATIONS

N° 147.

PHYSIOLOGIQUES ET PATHOLOGIQUES

SUR LES PASSIONS;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 28 juin 1819, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR J. P. LHERMITTE, de Saint-Calais,

Département de la Sarthe;

Ex-Chirurgien des armées; ex-Élève interne-suppléant des hôpitaux de Paris.

Ex his verò quæ celeriter pulsum et tonum immutant, et magnas mutationes ac læsiones in universo corpore efficiunt, animi pathemata principem ac primum meritissimo jure locum occupant.

HOFFMANN, *Diss. de morb. ortu et causis eorum proximis.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1819.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX, *Président.*
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD, *Examinateur.*
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL, *Examinateur.*
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN, *Examinateur.*
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU, *Examinateur.*
M. ROYER-COLLARD.
M. BÉCLARD, *Examinateur.*
M. MARJOLIN.
M. ORFILA.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs ; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AU MEILLEUR

DES PÈRES.

Faible tribut d'une reconnaissance sans bornes.

J. P. LHERMITTE.

DES PERES.

CONSIDÉRATIONS

PHYSIOLOGIQUES ET PATHOLOGIQUES

SUR LES PASSIONS.

Vivre, c'est sentir (*Cabanis*). Tous les mouvemens qui s'opèrent dans les corps organisés, et qui constituent les actes et les fonctions de la vie, dérivent de la sensibilité. C'est à cette propriété fondamentale qu'on arrive en dernier lieu, lorsque, après avoir observé et analysé les phénomènes sensibles, on remonte à la cause probable qui les met en jeu. Mais si la sensibilité doit être considérée comme une cause première, il faut bien se garder d'en faire un être particulier. Cette dénomination n'exprime qu'une simple abstraction de l'esprit; la sensibilité n'est point distincte de la matière organisée. Elle en est une qualité, un attribut, ainsi que la pesanteur, l'étendue, sont des attributs de la matière inerte. La matière organisée est sensible, et voilà tout; dès qu'elle est sensible, elle se meut. Ces deux facultés, celle de sentir, et celle de se mouvoir, se confondent dans notre esprit, et nous ne les pouvons séparer l'une de l'autre. L'action de sentir entraîne un changement dans les molécules de la matière, et il n'y a point pour nous de changement sans mouvement. Nos organes ne sont passifs dans aucun cas, pas même lorsqu'ils éprouvent une impression, ou qu'ils sentent. « Les nerfs exercent sur eux une

« véritable réaction pour le sentiment, comme ils en exercent une « autre sur les parties musculaires pour le mouvement. » (*Cabanis.*)

Qu'observons-nous dans tous les actes de la vie, si ce n'est une succession d'impressions reçues et de mouvemens opérés? Les sensations de la lumière, du son, des odeurs, etc., les idées que ces sensations font naître, sont-elles autre chose que des impressions perçues par le cerveau? Les jugemens que l'âme prononce, les déterminations volontaires qui entraînent l'action des muscles, ne sont-ils pas évidemment des mouvemens que le cerveau produit en réagissant sur lui-même ou sur les organes moteurs?

Tous les phénomènes qui se passent au-dedans de nous reconnaissent la même cause, et ont lieu d'après la même loi. Action et réaction, c'est encore là le double mobile de la vie intérieure. Le cœur réagit sur le sang, l'estomac sur les alimens. Les reins, le foie, le pancréas, etc., exercent sur les matériaux qui leur sont apportés par le torrent de la circulation une action profonde qui a pour but de donner naissance à des produits divers, tels que l'urine, la bile, le fluide pancréatique, etc. Enfin il n'est pas une molécule de la matière organisée, pas une portion du tissu vivant, qui n'exerce un mouvement pour s'approprier ce qui convient à sa nature dans l'acte de la nutrition.

Admettons donc en thèse générale que toutes les fonctions de l'économie animale reposent sur cette double propriété de la matière organisée, la faculté de sentir, et celle de se mouvoir.

Mais le sentiment et le mouvement, double principe de toutes les fonctions vitales offrent-ils le même caractère dans tout l'organisme? Toutes les parties ont-elles un mode de sensibilité et de motilité qui soit identique? *Bichat* et la plupart des physiologistes modernes admettent deux sensibilités, dont l'une appartient aux organes extérieurs, aux sens proprement dits, et l'autre aux organes intérieurs. En même temps ils reconnaissent deux contractilités ou facultés du mouvement, auxquelles ils assignent le même siége qu'aux facultés sensitives. Ce système physiologique a pour but de nous montrer

l'homme vivant à la fois de deux manières différentes, au-dehors et au-dedans de lui, entretenant, à l'aide de la sensibilité animale et de la contractilité de même nature, des rapports nombreux avec tout ce qui l'environne; éprouvant intérieurement et sous l'influence de la sensibilité et de la contractilité organiques une série de mouvemens, dont le dernier terme est l'assimilation ou la nutrition.

La première idée qu'on ait eue de diviser la vie en *vie intérieure* et *vie extérieure*, ou *de relation*, est attribuée à *Aristote*. Depuis, le chancelier Bacon la signala dans ses ouvrages. Ce philosophe distingue évidemment ce qu'il appelle la *perception*, propriété dont la plante n'est pas dépourvue, et qui préside aux phénomènes de la digestion, de la circulation, etc., de la sensibilité de relation, ou du sentiment proprement dit. Enfin *Buffon* reconnaît dans l'économie de l'homme une double série de mouvemens, qui d'un côté l'assimilent à la plante, et de l'autre établissent entre elle et lui une énorme distance. Voici comment ce grand naturaliste s'exprime : « L'animal réunit toutes les « puissances de la nature; les forces qui l'animent lui sont propres « et particulières; il veut, il agit, il se détermine, il opère, il com- « munique par ses sens avec les objets les plus éloignés; son individu « est un centre où tout se rapporte, un point où l'univers entier se « réfléchit, un monde en raccourci. Voilà des rapports qui lui sont « propres. Ceux qui lui sont communs avec les végétaux sont les « facultés de croître, de se développer, de se reproduire, et de se « multiplier. »

Bichat a emprunté de ceux qui l'avaient précédé dans la carrière les idées qui ont servi de fondement à son système de la division de la vie et des propriétés vitales; mais il ne s'est pas borné à offrir les principaux caractères qui peuvent servir à distinguer la vie extérieure de la vie intérieure; il a cherché à poser entre l'une et l'autre une barrière solide, appuyée sur un grand nombre de différences susceptibles d'être observées dans la forme de leurs organes respectifs, dans le mode et la durée de leur action, etc., etc. Je ne le suivrai point dans la discussion qu'il soutient pour établir de nombreux rapproche-

mens entre les organes de la même vie, et des oppositions non moins multipliées entre la structure et le mode d'action des organes de l'une et de l'autre vie. Je m'arrêterai seulement aux caractères généraux des propriétés vitales.

Bichat, ainsi que je l'ai déjà dit plus haut, soumet tous les actes de la vie extérieure ou animale à l'influence de deux propriétés; 1.° la sensibilité animale; 2.° la contractilité animale: et tous les actes de la vie organique ou intérieure à deux autres propriétés; 1.° la sensibilité organique; 2.° la contractilité organique, qui se subdivise en *sensible* et *insensible*. Entrons dans quelques détails à cet égard.

Le cerveau, considéré d'une manière générale, est l'organe central de la vie animale. C'est à lui que viennent se rendre toutes les impressions reçues par les sens proprement dits; c'est de lui que partent tous les mouvemens volontaires. Il est le souverain dispensateur de la sensibilité et de la contractilité animales dans toutes les parties de l'économie. Les nerfs sont ses agens; chargés de recueillir les impressions que reçoivent les organes sensibles, et de les transmettre au cerveau; ils acceptent de lui une mission non moins importante, celle de porter aux muscles le principe de leur action. Le cerveau joue un rôle bien supérieur à celui de tous les autres organes; il est le siége de la pensée, l'organe matériel de l'intelligence. C est dans son sein que s'exécutent toutes les opérations intellectuelles; c'est lui qui donne à l'homme l'empire qu'il exerce sur tous les êtres de l'univers, celui de la raison.

Le grand sympathique ou trisplanchnique est l'organe central de la vie organique. Il se compose d'un grand nombre de ganglions étendus sur le devant de la colonne vertébrale, de forme, de couleur et de consistance variables, recevant les uns des autres, et s'envoyant réciproquement un grand nombre de filets nerveux, communiquant par d'autres filets avec les nerfs du cerveau; enfin répandant sur le trajet des vaisseaux une multitude de ramifications qui pénètrent avec eux dans tous les tissus où ils se distribuent. (*Chaussier.*) Chacun de ces ganglions doit être considéré comme un foyer parti-

culier qui envoie en divers sens une foule de ramifications, lesquelles portent dans leurs organes respectifs les irradiations de ce foyer dont elles s'échappent. (*Bichat.*) Envisagés sous ce point de vue, ce sont, à proprement parler, autant de petits cerveaux, termes de toutes les impressions intérieures, points de départ de tous les mouvemens de la vie organique. La sensibilité, la contractilité organique sensible et insensible existent dans le système nerveux du trisplanchnique. Le caractère fondamental de ces propriétés est de produire une série d'impressions et de mouvemens apparens ou cachés, qui ne sont point, les unes, perçues par le cerveau, les autres provoqués par la volonté qui en émane.

De cette division du système nerveux général en deux systèmes secondaires, il résulte, 1.° que les fonctions externes, les sensations, la locomotion, la voix, sont sous la dépendance du système nerveux cérébral, et appartiennent à l'exercice de la sensibilité et de la contractilité animales; 2.° que les fonctions intérieures, telles que la circulation, la respiration, la digestion, etc., etc., puisent le principe de leur action dans le nerf trisplanchnique, et qu'elles sont du ressort de la sensibilité organique, et de la contractilité de même nature.

Cette division de la vie est-elle absolue? ce qui appartient à l'une est-il bien distinct de ce qui appartient à l'autre? ne se confondent-elles pas dans un certain nombre de fonctions? les caractères assignés par *Bichat* à la vie organique ne se rencontrent-ils pas aussi dans la vie animale, et réciproquement?

Ces questions ont été en partie résolues par M. *Cortambert* (mémoires de la société médicale d'émulation, année 1816). Ce physiologiste a démontré que les caractères à l'aide desquels *Bichat* prétend séparer la vie organique de la vie animale ne sont pas tous aussi tranchés qu'on pourrait le croire. Je me contenterai d'observer ici ce qui a rapport aux propriétés vitales.

Existe-t-il deux modes différens de sensibilité dans les organes? En divisant la sensibilité en *organique* et en *animale*, Bichat ne voulut

qu'exprimer les deux états particuliers d'une même propriété. « Il est « évident, dit-il, que la distinction ci-dessus établie dans la faculté de « sentir et celle de se mouvoir porte, non sur la nature qui est par- « tout la même, mais sur les modifications diverses dont elle est « susceptible. Cette faculté est commune à tous les organes; tous en « sont pénétrés, aucun n'est insensible. Elle forme leur véritable » caractère vital; mais, plus ou moins abondamment répartie dans « chacun, elle donne un mode d'existence différent; aucun n'en jouit « dans la même proportion, elle a mille degrés divers. »

Au milieu des degrés différens qu'offre la sensibilité dans les organes il en est deux qu'on peut saisir facilement et signaler comme principaux, parce qu'ils s'offrent avec un caractère tout-à-fait tranché : je veux parler de la sensibilité avec conscience, et de la sensibilité sans conscience : voilà le fondement de la division admise par *Bichat*. Mais ces deux degrés de sensibilité sont-ils constans dans les organes où on les observe actuellement? Non assurément : ils varient sous l'influence d'un grand nombre de causes. Il est peu de maladies qui n'augmentent la sensibilité de nos organes intérieurs, et d'organique qu'elle était ne la fassent devenir animale, en développant la participation du cerveau ; d'un autre côté, la sensibilité animale peut diminuer considérablement dans les organes qui en sont naturellement doués, et se transformer ainsi en sensibilité organique. *Haller* et ses sectateurs regardaient comme insensibles tous les tissus qui, excités par quelque agent que ce fût, ne pouvaient transmettre au cerveau le sentiment de la douleur. Mais on sait que souvent ces organes n'attendent, pour opérer cette transmission, que des stimulus spécifiques. Les ligamens, insensibles à l'action des excitans qu'on porte directement sur eux, occasionnent de violentes douleurs, lorsqu'ils sont fortement tiraillés, déchirés dans les luxations.

Passons aux facultés motiles, aux propriétés que *Bichat* appelle *contractilité animale* et *organique*.

La contractilité animale, propriété inhérente aux muscles du squelette et qui dépend de l'influx cérébral communiqué par les nerfs cé-

rébraux ou rachidiens, s'exerce-t-elle toujours sous l'influence de la volonté? La participation du cerveau est-elle la condition essentielle sans laquelle il n'y a point de mouvement musculaire?

Il peut y avoir des mouvemens extérieurs sans volonté, aucune impression reçue par les sens et perçue par le cerveau ne les ayant sollicités. Ceux que nous exerçons pendant le sommeil en offrent la preuve. Les passions produisent dans les muscles de la vie animale une foule de mouvemens entièrement soustraits à l'empire de la volonté. Comment s'opèrent tous ces mouvemens? l'impression qui les provoque agit-elle d'abord sur le cerveau, et celui-ci communique-t-il ensuite aux muscles le principe de leurs contractions, quoique ces contractions soient involontaires? Les viscères n'ont-ils d'action pendant la vie sur les muscles attachés au squelette que par l'intermédiaire du centre commun des sensations? ou bien agissent-ils sur ces muscles par des communications nerveuses directes? *Bichat* admet la première opinion, lorsqu'il attribue les mouvemens involontaires des muscles de la vie animale, dans le sommeil, etc., aux impressions sympathiques que leur envoient les organes intérieurs, le cerveau servant de moyen de communication des uns aux autres. L'auteur d'un article inséré dans le Journal universel des sciences médicales semble adopter la dernière opinion, lorsqu'il dit, 1.° que les mouvemens opérés pendant le sommeil, et attribués par *Bichat* à l'influence des viscères sur le cerveau, 2.° les paralysies partielles du sentiment et du mouvement, 3.° les convulsions d'un ou de plusieurs membres chez une femme hystérique qui conserve sa raison, jouit librement de tous ses sens, et s'exprime avec clarté et précision, peuvent bien résulter de la modification particulière que les nerfs des viscères exercent directement sur les nerfs de la partie affectée.

Quoi qu'il en soit, il reste constant que les mouvemens des muscles de la vie animale, dont le caractère spécial, dans la division admise par *Bichat*, est d'être volontaires, sont loin d'être toujours soumis à l'empire de la volonté. La respiration, cette fonction que l'on a placée dans le domaine de la vie organique, ne pourrait s'exercer sans le

concours des puissances de la vie animale. Elle cesserait d'avoir lieu, si les nerfs de l'épine cessaient d'agir sur les muscles qui opèrent le mouvement de dilatation du thorax; et ce mouvement de dilatation, le plus souvent involontaire, appartient néanmoins à la contractilité animale. Cet exemple suffit pour nous montrer que les fonctions de l'une et l'autre vie se prêtent un mutuel secours, et qu'elles se tiennent dans une dépendance réciproque. La vie est une, à le bien prendre; elle se compose d'une série de fonctions, qui se succèdent dans un ordre déterminé, qui sont unies les unes aux autres par des liens intimes, qui se rapprochent, s'enchaînent, se confondent.

Admettons en résumé, 1.° que la sensibilité est une, identique dans toutes les parties, et qu'elle ne varie que par son degré; 2.° que la contractilité animale n'existe pas toujours avec le caractère de la volonté; qu'il est même des cas où le cerveau paraît n'y avoir aucune part, ce qui semble la rapprocher de la contractilité organique; 3.° enfin que la division de la vie en animale et organique, quoiqu'elle ait été admise par la plupart des physiologistes, et qu'elle doive être conservée pour faciliter l'étude des phénomènes, ne peut pas être regardée comme absolue; car il est des fonctions qui, placées sur les confins des deux vies, semblent appartenir également à l'une et à l'autre.

De l'instinct, de l'intelligence, et de l'influence qu'ils exercent l'un sur l'autre dans le mécanisme des passions.

Tous les êtres organisés éprouvent le besoin de se conserver et de se reproduire; tous tendent à ce double but par des routes différentes; tous emploient, pour y arriver, des moyens que la nature a extrêmement variés, et qui sont en rapport avec l'organisation de chaque espèce. C'est là une vérité de fait que l'observation attentive des phénomènes de la nature vivante fait paraître dans tout son jour. Quel est donc ce principe inhérent à tous les êtres, et qui les dirige aveuglément vers ce qui peut seul les conserver comme in-

dividus et comme espèce? On lui a donné le nom d'*instinct*. Ce mot vient de deux mots grecs, ἐν, *dedans*, et στιζειν, *piquer*. C'est un sentiment intérieur, naturel et inné, une sorte de stimulation qui porte à une action involontaire.

Il suffit de jeter un coup-d'œil sur la multiplicité des phénomènes qui signalent l'existence de tous les êtres organisés, pour découvrir les effets admirables de l'instinct. Tous les corps vivans sont soumis à son empire, depuis le végétal le plus grêle et le plus chétif jusqu'aux animaux dont l'organisation est la plus développée, jusqu'à l'homme enfin, qui occupe le premier anneau de la chaîne immense de tous les êtres. Ce n'est pas que chez tous il existe dans son état de simplicité; tous ne se laissent pas guider par ses seules inspirations. Mais je fais ici abstraction de l'intelligence qui chez un grand nombre d'animaux modifie l'action de l'instinct, pour ne m'occuper que des signes propres et particuliers qui contribuent à manifester ce dernier principe. Observons cette plante parcourir le cours de sa vie végétative. L'instinct la saisit à l'époque où elle commence à naître, et ne l'abandonne plus jusqu'à la fin de sa carrière. Il préside à son premier développement. Cette graine, enfouie sous terre, dirige constamment sa plumule en haut, sa radicule en bas. Aussitôt que la tige a franchi le sol, elle se déploie dans une nouvelle atmosphère. On la voit alors rendre à la fois l'air et la terre tributaires de ses besoins. A l'aide de ses racines elle pompe, dans le sol où elle est implantée, les matériaux qui sont propres à la nourrir, tandis que ses feuilles absorbent le gaz acide carbonique que contient l'air atmosphérique. Pourquoi ses fleurs s'épanouissent-elles sous la douce influence des rayons du soleil? Pourquoi les voit-on se fermer aux approches de la nuit? Que si l'on pouvait douter de l'instinct de l'amour chez les plantes, il ne faudrait que jeter les yeux sur le calice de cette fleur arrivée à l'époque de sa fraîcheur et de sa beauté; on y verrait les étamines s'incliner amoureusement vers les pistils, et déposer sur les stigmates la poussière prolifique qui doit féconder les ovaires.

Que si nous passons au règne animal, nous ne serons pas moins

frappés de l'influence que l'instinct exerce sur les êtres qui le constituent. « Des zoophytes, une simple gelée vivante, comme ces polypes, « ces actimies qui se meuvent, se dirigent, soit vers le jour, soit vers « leur pâture, qu'elles savent reconnaître et arrêter sans le secours « d'aucun œil. » (*Virey*) Tous les actes de l'instinct dans le règne animal se déploient, se développent à nos yeux, se caractérisent par des phénomènes et plus sensibles et plus étonnans encore que dans le règne végétal. Quoi de plus compliqué, de plus ingénieux, et en apparence de plus savant que les travaux des insectes, qui détruisent nos arbres, qui rongent nos tissus et se pratiquent des fourreaux dans nos vêtemens? Quelle prévoyance que celle de ces fourmis qui recueillent dans la belle saison les matériaux de leur existence, et en forment des greniers pour subvenir à leurs besoins pendant l'hiver! Avec quel art ces abeilles édifient des cellules dans lesquelles elles déposent leur miel! Que si nous remontons vers des animaux plus compliqués, notre admiration ne fait que changer d'objets. Ces oiseaux qui construisent leurs nids avec une industrie que l'art tenterait en vain d'imiter, n'ont reçu d'autres leçons que celles de leur instinct, etc. Tous les animaux naissent avec des dispositions qui les portent à agir aveuglément dans l'intérêt de leur conservation. Ces dispositions sont innées, héréditaires; elles s'offrent de génération en génération avec le même caractère chez tous les animaux de la même espèce. On a constaté par des expériences que les fœtus non à terme, que l'on arrachait du sein de leur mère, agissaient de la même manière que ceux qui naissent à l'époque fixée par la nature, opérant les mouvemens qui sont particuliers à leur espèce. *Swamerdan* ayant tiré un limaçon d'eau tout formé, de la matrice, l'eut à peine jeté à l'eau, qu'il se mit à nager; à se mouvoir et à agir en tout comme sa mère. *Galien* fit la même expérience sur une chèvre : le chevreau qui en sortit, marcha, secoua l'humidité qu'il avait apportée en naissant, et se délivra des ordures qui le recouvraient, en se léchant et en se grattant. Dirai-je, enfin, pour compléter cette esquisse imparfaite, que tous les animaux cèdent

à la puissance de l'amour, quand il n'est pas un être organisé sur ce globe qui ne reconnaisse son empire.

Observons toutefois que plus nous nous rapprochons de l'homme en remontant la chaîne des êtres, plus nous nous éloignons de l'instinct pur et simple qui semble présider uniquement aux opérations des animaux les moins parfaits. Là où nous commençons à distinguer l'existence du cerveau, nous pouvons déjà apprécier quelques traces d'intelligence. Peu à peu les actes de celles-ci deviennent plus sensibles et plus évidens à mesure que le cerveau augmente de volume. L'homme est celui dont le cerveau est le plus volumineux, et l'intelligence la plus développée. A l'instinct, qu'il partage avec les animaux, il réunit l'intelligence, et chez lui ces deux principes exercent l'un sur l'autre une action réciproque, d'où résulte son caractère moral. Afin de mieux comprendre et de mieux expliquer cette action, je vais étudier séparément l'instinct et l'intelligence, indiquer leur siége particulier, leur origine, le mode de leur développement, leurs phénomènes respectifs. Quand j'aurai fixé les limites naturelles qui les séparent, il me sera plus facile de les rapprocher méthodiquement, de faire ressortir les effets qui résultent de cette alliance de deux principes distincts, et d'arriver à expliquer l'origine des affections et des passions humaines.

J'envisagerai l'instinct sous trois points de vue différens. Je le considérerai présidant d'abord à la formation du corps humain, ensuite aux fonctions de la vie; je l'examinerai se développant dans nos organes à l'occasion d'impressions accidentelles ; enfin je parlerai de l'instinct spontané, qui, sans cause extérieure et sous l'influence de certaines impressions, spontanément développées, de certains mouvemens opérés au-dedans de nous, en vertu des lois de la vie, se manifeste extérieurement par des tendances, des penchans naturels. On voit qu'en donnant au mot *instinct* l'acception la plus générale qu'il soit possible de lui donner, je veux subordonner à ce principe tous les mouvemens des corps organisés, qui ne sont pas une conséquence et un résultat d'une détermination volontaire.

Malgré la différence apparente qui semble exister dans la nature et l'origine de tous ces mouvemens, il est bien évident, pour peu qu'on y réfléchisse, qu'ils découlent de la même source et qu'ils ont entre eux l'analogie la plus frappante. « L'instinct, dit M. *Virey*, est-il « autre chose que cette même sagesse qui dirige dans l'intérieur « de nos corps toutes nos fonctions vitales ; nous espérons bien dé- « montrer que tout dérive de la même force. » (*Dict. des scienc. méd.*)

Le premier instinct dont on observe l'existence dans les corps organisés se montre à l'époque de leur formation ; c'est une tendance que les molécules primitives ont à se rapprocher, une sorte d'attraction qu'elles exercent les unes sur les autres. « On voit alors, « dit *Cabanis*, un centre de gravité se former, vers lequel les « principes analogues se portent avec choix, autour duquel ils « s'arrangent, ils se disposent dans un ordre déterminé par leur « nature et leurs rapports mutuels. » Tel est le principe de la combinaison au milieu de l'utérus, des matériaux épars de l'embryon, opérée sous l'influence d'une sorte de choix exercé par chaque molécule sur la molécule voisine. « Cette combinaison développe de nou- « velles propriétés, qui résultent de l'ordre et de la disposition « dans lesquels les principes se réunissent et s'arrangent, en d'autres « termes de l'organisation. » (*Cabanis.*)

Ces propriétés nouvelles, qui forment l'apanage exclusif de la matière organisée, peuvent, en dernier résultat, se réduire à la sensibilité. Mais l'instinct que nous observons répandu dans toutes les parties de l'économie animale, est-il autre chose que cette faculté mise en jeu ? Ce que nous nommons sensibilité propre ne se confond-il pas avec l'idée que nous attachons au mot *instinct ?* Cet instinct varie comme l'organisation ; il est différent dans le cœur, dans les poumons, dans le foie, dans les reins, etc., etc. Il n'est pas un tissu qui n'ait le sien propre. Assurément l'instinct de cet os qui puise dans le sang les matériaux de sa nutrition, la gélatine et le phosphate calcaire, ne ressemble pas à l'instinct de ce muscle qui, au milieu des élémens que le torrent de la circulation lui apporte,

choisit la fibrine de préférence à tout autre principe. Ce choix se manifeste dans tous les organes qui ont un double mouvement à exercer, l'un pour opérer l'acte de leur nutrition, l'autre pour remplir une fonction particulière plus ou moins nécessaire au bien de l'ensemble. L'instinct propre de l'estomac est mis en jeu par les alimens, celui du cœur par le sang, etc. C'est parce que la sensibilité propre des testicules est en rapport avec les matériaux du fluide séminal que ces matériaux sont extraits du sang et sécrétés par les testicules. Les reins se chargent des débris qui résultent de la décomposition de nos organes et ne saisissent pas dans le réservoir commun les élémens nutritifs que les vaisseaux chyleux viennent d'y déposer.

Quelle est l'origine de cet instinct profond et caché? Pourquoi nos organes, dans l'exercice de leurs fonctions naturelles, manifestent-ils ainsi des choix et des préférences? Pourquoi recherchent-ils certains principes à l'exclusion de tous les autres? Le jeu de la sensibilité; car c'est toujours à cette propriété qu'il faut remonter, nous éclaircira ce mystère.

Procédons du connu à l'inconnu; de ce qui est sensible et apparent à ce qui est profond et caché; cherchons à rapprocher dans leur principe les mouvemens qui sont analogues quant à leur resultat. Or il est un double mouvement propre au tissu vivant; il se dilate ou se resserre, suivant la nature des impressions qu'il reçoit. La peau nous en offre un exemple sensible. Qui ne sait qu'une chaleur modérée favorise la dilatation et l'épanouissement de son tissu, que le froid au contraire en provoque le resserrement ou la contraction? A ces deux mouvemens particuliers et différens que la peau peut exercer successivement, se réunissent deux sensations dont nous nous rendons parfaitement compte, et que nous savons très-bien distinguer : l'une est agréable, et nous nous y arrêtons avec plaisir; l'autre est pénible, et nous la supportons avec peine et impatience.

Rappelons-nous qu'il n'existe pas plus de sensations que d'idées innées; qu'il n'est rien dans le moral qui n'ait passé par le physique; que les impressions diverses que l'âme éprouve ont été d'abord ressenties par nos organes. Si nous avons actuellement la

conscience du plaisir ou de la douleur, c'est que quelques parties de notre économie sont affectées agréablement ou péniblement; c'est qu'elles le sont à un degré assez elevé pour transmettre au cerveau le sentiment qu'elles éprouvent. La modification qui constitue le plaisir ou la douleur existe donc primitivement dans la partie affectée; et ce qui le prouve, c'est qu'elle se dilate ou se resserre instantanément et involontairement. Ces réflexions conduisent naturellement à admettre que le mouvement de dilatation modérée ou d'épanouissement suppose dans le tissu vivant, qui l'exerce sans le concours de la volonté, un sentiment de plaisir; tandis que le mouvement de resserrement ou de contraction indique un sentiment pénible ou douloureux. Il résulte de là que, lorsque nous verrons un organe se dilater modérément, comme pour se rapprocher du corps qui agit sur lui, nous supposerons qu'il est modifié agréablement par ce corps; lorsque nous le verrons au contraire se resserrer sur lui-même, comme pour éviter l'agent qui l'impressionne, nous serons convaincus que cet organe souffre. Assurément nos yeux, qui voient bien ce qui se passe à la surface du corps, ne peuvent pénétrer dans l'intérieur de l'organisme pour y aller découvrir les mouvemens que les reins, le foie, le pancréas, etc., exercent sur les matériaux de l'urine, de la bile, du fluide pancréatique. Mais ces mouvemens ne peuvent-ils pas être pressentis du reste, si l'on observe les résultats que produisent les viscères en remplissant leurs fonctions diverses ? Que si les reins sécrètent l'urine, n'est-il pas évident qu'ils ont été, par une véritable expansion de leur tissu, au-devant des élémens de ce fluide, qu'ils se sont dilatés pour les laisser plus facilement pénétrer dans leur tissu, afin d'exercer sur eux ensuite une action particulière qui constitue, à proprement parler, le mécanisme de la sécrétion. Mais le mouvement d'expansion et de dilatation modérées suppose, comme je l'ai dit plus haut, un sentiment agréable éprouvé primitivement. Si les reins ont choisi les matériaux de l'urine au milieu des élémens divers que le sang charrie dans les vaisseaux, c'est qu'ils y ont été déterminés par l'impres-

sion agréable que ces matériaux ont produite sur leur tissu. Or, ce que je dis des reins peut s'appliquer à tous les autres organes; car ils ne peuvent avoir un autre mode d'action pour saisir les principes qui sont en rapport avec leur sensibilité propre ; ou du moins nous ne pouvons en supposer un autre, d'après les idées que nous nous formons raisonnablement des choses. Un mouvement identique suppose un mobile identique; il faudra donc que nous regardions le mouvement expansif qu'exerce chaque tissu pour aller au-devant de l'agent naturel de sa fonction, comme un effet direct et primitif du sentiment agréable qu'il éprouve. Ainsi le mouvement de dilatation du cœur pour recevoir le sang, celui de l'estomac pour recevoir les alimens, celui de la cavité du thorax pour faciliter l'introduction de l'air dans les poumons, peuvent être considérés comme le résultat d'autant d'impressions agréables que produisent à la fois sur chacun de leurs organes respectifs les agens naturels de la circulation, de la digestion, de la respiration. Il est donc une source intarissable de plaisir pour nos organes, et elle existe dans les rapports qu'ils entretiennent avec les corps que la nature a destinés à agir sur eux. Suivant que leur sensibilité est plus ou moins vive, que leur communication sympathique avec les autres organes est plus facile et plus prompte, il en résulte que ce sentiment intérieur, dont ils sont le siége primitif, se transmet plus ou moins rapidement aux autres parties de l'économie. La conscience que nous en acquérons dans un certain nombre de cas ne doit être envisagée que comme un effet de cette transmission au cerveau et à l'âme. Les alimens ont à peine touché la membrane muqueuse de l'estomac, que l'impression agréable qu'ils y produisent s'est déjà transmise à tout l'organisme. Les forces vitales affaiblies par la privation plus ou moins prolongée de l'élément nutritif qui doit les réparer, se sont relevées avant même que la transformation de la matière alimentaire en chyme ait eu lieu. Le plaisir qui semble irradier de l'estomac comme d'un foyer a suffi pour opérer une révolution dans toute l'économie. Voulez-vous un exemple frappant de cette réaction qu'exercent sur

le moral et sur tous les mouvemens de l'économie en général les impressions agréables qui se développent dans nos organes, lorsqu'il existe entre eux et les agens de leurs fonctions une succession de rapports naturels et bien en harmonie avec leurs besoins? Jetez les yeux sur l'homme qui jouit d'une santé parfaite, dont toutes les fonctions s'exécutent avec ordre, plénitude et régularité; il éprouve un sentiment vague de bien-être qu'il ne peut définir. Il est gai, content, heureux d'être. Les mouvemens de son corps sont libres, aisés; les opérations de son esprit sont promptes et faciles. Où chercher cette heureuse disposition physique et morale? Dans une vie sage et bien réglée, également éloignée des excès de l'intempérance et des privations imposées par une fausse sagesse, dans une obéissance entière aux volontés de la nature.

Je viens d'admettre que le mouvement d'expansion, à l'aide duquel nos organes vont au-devant des agens naturels de leurs fonctions, suppose évidemment qu'ils ont primitivement éprouvé de la part de ces agens une impression agréable; qu'arrivera-t-il si, au lieu d'entretenir des relations conformes à leur nature, ils sont tout à coup impressionnés par un corps étranger à leurs besoins? Le tissu vivant éprouvera un sentiment pénible; il se resserrera sur lui-même. Ce mouvement primitif est entièrement opposé au mouvement d'épanouissement dont j'ai parlé plus haut; il suppose aussi dans l'organe qui l'exécute un sentiment tout opposé. Le plaisir opérait l'expansion; la douleur provoque le resserrement; il semble que l'organe cherche à fuir le danger qui le menace; mais l'impression de douleur, comme celle de plaisir, se transmet de la partie primitivement affectée à toutes les autres. Est-elle vive, le cerveau la reçoit et la communique à l'âme Le cœur aussi reçoit sa part de l'excitation douloureuse; il réagit (car le propre de toute excitation pénible ou agréable est de provoquer secondairement une réaction); il se développe dans le lieu de la douleur où les humeurs sont appelées un mouvement inflammatoire auquel succède la suppuration. Celle-ci a pour but d'éliminer ce corps étranger. Telle est la marche que

suit toute inflammation modérée ; elle a sa source dans un effort salutaire et conservateur de la vie. Mais si la douleur est vive, intense, profonde, elle peut porter, non pas seulement à l'organe qu'elle affecte primitivement, mais encore à ceux qui sympathisent avec lui une atteinte tellement forte, que tantôt elle entrave l'effort de réaction du cœur, d'autres fois le suspende instantanément.

De ce que j'ai dit on peut conclure que cet instinct propre dont chaque organe est doué, qui lui fait choisir les élémens qui conviennent à sa nature et à ses besoins, et repousser les agens qui tendent à le détruire, que cet instinct, dis-je, réside dans la propriété qu'a le tissu vivant d'éprouver la double modification du plaisir ou de la douleur, de rechercher l'une et de fuir l'autre.

Ce n'est point assurément avancer un paradoxe que de dire qu'il n'existe entre le plaisir et la douleur d'autre différence que celle établie par le degré de sensibilité du tissu vivant, et le plus ou moins de force avec lequel agit le corps qui exerce l'impression. Il est d'observation que les mêmes causes, suivant qu'elles agissent avec plus ou moins d'énergie, produisent en nous la perception du plaisir ou celle de la douleur. N'est-il pas constant qu'un corps promené doucement à la surface de la peau occasionne un chatouillement agréable, et qu'il développe un sentiment pénible et douloureux s'il est conduit fortement sur le même tissu ? Suivant que la sensibilité est plus ou moins vive, le même agent produit tantôt une impression agréable, tantôt une impression pénible et douloureuse. Je ne citerai qu'un fait qui met cette proposition hors de toute discussion. Il s'agit d'un pâtre, que M. *Richerand* a cité dans ses Elémens de physiologie comme un exemple frappant de l'influence que l'habitude exerce sur la sensibilité. Depuis l'âge de quinze ans il se livrait à la masturbation ; la sensibilité de l'organe génital, usée par la continuité de cette honteuse pratique, se refusait à éprouver la modification du plaisir sous l'influence des mêmes causes qui l'avaient fait naître tant de fois. Que faisait ce malheureux pour ressaisir la jouissance qui semblait lui échapper chaque jour ? Chaque jour

il augmentait le degré de l'excitation. Le gland devint tellement insensible aux stimulus, que les plus violens lui furent nécessaires. Il alla jusqu'à se fendre la verge en quatre ; et, chose étonnante, cette opération cruelle, qui eût été pour un homme jouissant de toute sa sensibilité le comble de la douleur, fut pour lui la source de nouveaux plaisirs.

Je pourrais parler ici de la sensibilité relative des diverses parties du corps, faire voir que les unes et les autres peuvent éprouver, sous l'influence des mêmes causes, des impressions tout-à-fait différentes et opposées ; mais ces considérations m'écarteraient de mon sujet, avec lequel elles n'offrent qu'un simple point de contact. Il me suffit d'avoir indiqué ici que le plaisir et la douleur ne sont que les deux modifications d'une même propriété, et qu'ils peuvent se développer successivement dans le même organe, suivant qu'il est plus ou moins excité.

Des impulsions instinctives ou spontanées. Chaque organe a une forme et une structure qui le rendent propre à remplir une fonction déterminée; il jouit d'une sensibilité spéciale qui le met en rapport avec l'agent naturel de cette fonction. L'instinct dont il est doué le conduit directement par la route du plaisir au but qu'il doit atteindre; il lui inspire les choix qu'il doit faire. Si, comme on l'observe pour la plupart des viscères, les élémens qu'il doit saisir se trouvent immédiatement en contact avec lui, il n'a qu'un faible mouvement d'expansion à exercer pour aller au-devant d'eux, et s'en emparer. Il suffit en effet que le cœur se dilate, pour que le sang pénètre dans ses cavités, que les reins ouvrent aux matériaux de l'urine leur tissu que le sang traverse, pour que ces matériaux soient absorbés. Les orifices des vaisseaux chylifères ouverts à la surface intérieure du canal intestinal, y puisent sans effort les élémens réparateurs que leur fournit le travail de la digestion. Mais si ce simple mouvement suffit pour accomplir le premier acte des fonctions diverses auxquelles ces organes sont destinés, il en faudra un bien plus

étendu pour transporter l'organe au-devant de son excitant naturel, lorsque cet excitant se trouvera à une distance plus ou moins éloignée. Ainsi l'agent naturel de la digestion est l'aliment, celui de la génération est l'organe génital de l'autre sexe. Mais l'aliment ne se trouve point en contact immédiat avec l'estomac. L'estomac s'étendra-t-il jusqu'à lui? Cela est impossible : alors il agira sur les organes moteurs (et je parle ici de l'instinct pur) ; et, à leur aide, il imprimera un mouvement général, qui aura pour but de transporter l'animal au-devant des substances qu'il convoite, et souvent un mouvement partiel, ajouté au premier, et destiné à rapprocher de lui ces mêmes substances. On en peut dire autant des mouvemens que nécessite l'acte de la génération. Dans ces deux cas, il se développe un sentiment intérieur, qu'on appelle *besoin;* et c'est ce besoin qui produit la tendance ou la direction de l'animal vers tel ou tel objet destiné à le satisfaire. Il est facile de reconnaître que le mobile qui dirige ici les mouvemens extérieurs est le même que celui que nous avons vu plus haut diriger les mouvemens intérieurs. N'est-ce pas toujours vers le plaisir que les organes tendent? N'est-ce pas pour arriver au même but que tout se meut, que tout agit dans cette machine organisée, si étonnante et si compliquée? Le besoin, sentiment qui résulte de la privation de l'excitant naturel, n'appartient pas exclusivement aux fonctions de la digestion et de la génération. La respiration nous offre aussi, dans quelque cas (lorsque nous suspendons volontairement les mouvemens d'inspiration et d'expiration), l'organe pulmonaire éprouvant le besoin de son excitant naturel, de l'air atmosphérique. Chaque organe de l'économie n'a-t-il pas son besoin particulier, qui tient à son organisation primitive et à l'usage qu'il remplit? Que si aucun sentiment particulier n'indique son existence, c'est que la plupart des organes intérieurs, toujours en contact avec leurs agens naturels, voient ainsi leurs besoins toujours satisfaits. Cette impulsion spontanée, qui conduit l'animal au-devant du principe impérieusement réclamé par un de ses organes, ne diffère donc point absolument de l'instinct que manifestent intérieurement les

viscères dans les rapports qu'ils entretiennent avec les élémens qui agissent sur eux. On voit que la seule distinction que l'on puisse établir entre l'un et l'autre repose uniquement sur le degré de complication du mouvement opéré. Dans l'instinct que le foie, les reins, etc., manifestent, le mouvement a lieu seulement dans le tissu propre de ces divers organes. Dans l'instinct qui appartient à l'estomac, à l'organe génital, il a lieu non pas seulement dans le tissu propre de l'organe, mais encore dans les muscles qui ont pour usage de transporter l'animal d'un lieu dans un autre.

De l'intelligence. L'intelligence embrasse cette série de phénomènes qui ont leur siége dans le cerveau, leur cause dans les sensations externes, et qui se manifestent au-dehors par l'exercice de la volonté. Un grand nombre d'expériences démontrent que le cerveau est l'organe matériel de la pensée. Est-il blessé, comprimé par un épanchement, une tumeur, etc., les sens cessent de transmettre à l'âme les impressions qu'ils reçoivent; l'âme ne perçoit rien, la volonté ne s'exerce plus, l'homme est insensible et immobile.

Les sensations sont les seuls agens de la pensée; il n'existe point d'idées innées, et tous les travaux intellectuels auxquels l'homme se livre ont leur source et leur origine dans les impressions qu'il reçoit des corps environnans. La volonté enfin, qui constitue ce qu'on nomme *le libre arbitre*, ne peut provenir que du cerveau; elle ne peut succéder qu'à un travail intellectuel.

Sensations, idées, comparaison, jugement, réflexion, imagination, volonté, tel est le domaine de l'intelligence.

D'après ce que j'ai dit de l'instinct et de l'intelligence, et de leur caractère particulier, il est aisé de pressentir combien leur nature est opposée, et différent le rôle qu'ils jouent dans l'économie animale. L'un conduit aveuglément à son but par une route toujours sûre, celle du besoin, de l'appétit. L'animal n'est jamais plus certain de se conserver que lorsqu'il obéit à son instinct. Dirigé par lui, il arrive sans s'en douter à l'utile, au profitable; il ne voit pas; il ne

pressent pas ce qu'il fait, pourquoi il agit; il est traîné en aveugle, et c'est le plaisir qui le conduit. L'intelligence au contraire puise les matériaux de ses opérations dans les impressions, les images qu'elle reçoit du dehors; elle les rapproche, les compare, les juge; et les jugemens qu'elle prononce deviennent la base de ses déterminations, dont le caractère essentiel est d'être volontaires.

Jusqu'ici j'ai considéré l'instinct et l'intelligence dans les phénomènes qui leur sont particuliers, et n'ai point eu égard à ceux qui leur sont communs. Cependant l'influence réciproque qu'ils exercent l'un sur l'autre joue un grand rôle dans le moral de l'homme. Nous lui devons l'origine de nos penchans, de nos affections, de nos passions. Je vais émettre quelques propositions sur cet objet important, d'une étude à la fois physiologique et philosophique.

L'instinct, s'il est pur, produit des directions aveugles et irréfléchies. Se réunit-il à l'intelligence, on voit naître des penchans raisonnés sous l'influence de cette association. L'homme n'obéit à l'instinct pur que dans les premières années de sa vie, lorsque les organes de son intelligence, encore plongés dans le repos, n'ont pas reçu un assez grand nombre de matériaux pour y puiser le principe de leurs opérations; car c'est l'exercice et l'éducation qui créent et perfectionnent l'intelligence; elle n'est rien à l'aurore de la vie; chaque jour elle s'accroît, chaque jour on la voit modifier l'instinct primitif en s'unissant à lui; elle semble même à la longue le faire entièrement disparaître; mais il n'en existepas moins dans chacune de nos fibres. Quoique l'homme paraisse alors se diriger uniquement d'après son intelligence, l'instinct, caché derrière elle, agit secrètement, et imprime à la volonté une direction que l'on a peut-être été trop disposé à attribuer à ce que l'on nomme *le libre arbitre.*

Observez cet enfant qui vient de naître; il entre dans le monde avec des besoins, et il s'efforce de les satisfaire par tous les moyens qui sont en son pouvoir. Voyez-le rechercher le sein de sa nourrice, saisir le mamelon avec ses lèvres, le sucer en faisant le vide, en même temps que ses petites mains, encore inhabiles à tout autre

acte qu'à celui de sa conservation, pressent légèrement les mamelles pour en exprimer le suc nourricier. Qui lui inspire tous ces mouvemens? A-t-il raisonné pour agir ainsi? Connaît-il les lois de la physique? A-t-il étudié la progression des fluides dans le vide? Qui ne voit que tout ce qu'il fait, il le fait machinalement, sans réflexion, sans jugement, sans volonté? c'est son estomac qui veut (si je puis m'exprimer ainsi), ce sont ses besoins qui parlent, et les organes moteurs obéissent à leur voix. En est-il ainsi chez l'homme arrivé à un âge plus avancé, et dont l'intelligence est développée en raison de la multiplicité des impressions que ses sens ont reçues, et de l'expérience qu'il a acquise? L'impression qui constitue l'appétit, transmise au cerveau, fait naître en lui la conscience du besoin; ses idées se rassemblent alors sur cette impression; un objet déterminé, l'aliment vient s'offrir à son esprit; il a appris par expérience quel est celui qui lui convient le mieux; sa mémoire lui rappelle les mets qui déjà ont flatté son goût et satisfait son estomac; il les recherche, et dédaigne tous ceux qui n'ont fait qu'une obscure impression sur ses sens, ou dont il a éprouvé les qualités nuisibles. L'intermission de l'intelligence est évidente ici; l'appétit, le penchant est raisonné. L'homme pense et réfléchit, il juge et compare avant de satisfaire le besoin qu'il éprouve.

Ce que je dis des penchans peut s'appliquer aux passions, qui ne sont, à proprement parler, que des affections ou des aversions réfléchies, fortement prononcées, « l'affection ou l'aversion sensitive en action » (*Zimmermann*). Mais ce qui distingue essentiellement les penchans des passions, c'est que les premiers peuvent être purement instinctifs, tandis que les secondes réclament nécessairement, pour entrer en action, le concours de l'intelligence. On ne peut supposer l'existence d'une passion que l'intelligence n'y joue un rôle. Ce n'est qu'après avoir rapproché, comparé les sensations qu'ils éprouvent, avec celles que leur mémoire leur rappelle, que les hommes peuvent être tour à tour affectés par la colère, la crainte, l'envie, etc., etc. C'est dans le cerveau que le premier choc est im-

primé; il se communique instantanément à toutes les parties intérieures de l'économie, et le mouvement que celles-ci reçoivent se réfléchit de nouveau vers le cerveau d'où il était parti. Il semble en effet que l'ébranlement transmis au système nerveux général, dans le mécanisme des passions, le parcoure, ainsi qu'il ferait un cercle, revenant sans cesse à son point de départ.

« Le penchant de l'instinct est indéterminé, dit *J. J. Rousseau*, « un sexe est attiré vers l'autre; voilà le mouvement de la nature. Les « choix, les préférences, l'attachement personnel, sont l'ouvrage des « lumières, des prejugés, de l'habitude; il faut du temps et des con- « naissances pour nous rendre capables d'amour. On n'aime qu'après « avoir comparé; les jugemens se font sans qu'on s'en aperçoive; mais « ils n'en sont pas moins réels. »

Les nombreuses communications qui lient ensemble le système nerveux de la vie animale et celui des ganglions, établissent entre ces deux systèmes un commerce réciproque d'impressions et de mouvemens. Leurs relations sympathiques, rendues extrêmement étroites par cette disposition organique, expliquent cette influence réciproque que le physique et le moral exercent l'un sur l'autre, et que tous les médecins philosophes ont signalée. « Attachés sans relâche à « l'observation de la nature, les anciens remarquèrent bientôt cette « correspondance de certains états physiques avec certaines tour- « nures d'idées, avec certains penchans du caractère. » (*Cabanis.*) *Hippocrate*, en traitant des airs, des eaux, des lieux, dans l'immortel ouvrage qui a pour titre, περὶ ἀέρων, ὑδάτων, τοπῶν, a eu pour objet essentiel d'observer l'influence que ces trois causes, en modifiant la constitution physique, peuvent exercer sur le naturel des individus et les mœurs des nations. La doctrine des anciens sur les tempéramens repose sur certains rapports observés le plus constamment entre l'état physique, le caractère des idées, des affections, des penchans. (*Cabanis.*)

Des Passions considérées en général.

C'est par des besoins, des appétits, des affections, des aversions, que l'instinct entretient de continuelles relations avec l'intelligence. Le premier besoin, celui qui embrasse et comprend tous les autres, c'est le besoin du plaisir ; la seule aversion que le tissu vivant manifeste, c'est celle de la douleur. Il est de l'essence de toute impression agréable transmise de l'intérieur au cerveau, de produire une affection réfléchie ; de toute impression pénible, d'engendrer une aversion qui offre le même caractère. Si l'impression, quelle que soit sa nature, est vive et profondément sentie, elle communique aux idées, aux jugemens et à la volonté le caractère de la passion. C'est là ce qui distingue essentiellement les simples tendances ou affections des passions proprement dites, c'est-à-dire, le degré de l'impression. Elle est faible dans les premières, forte dans les secondes. Les simples penchans et les passions les plus énergiques découlent de la même source. Toutes les émotions de l'âme ont cela de commun, qu'elles ont leur origine dans la sensibilité et ses deux modes, le plaisir et la douleur, et cela de différent, qu'elles offrent une multitude de degrés, depuis l'émotion la plus douce et la plus légère jusqu'à la plus forte et la plus véhémente. La sensibilité est comme un grand foyer qui jette plus ou moins de lumière, suivant que l'on augmente ou que l'on diminue l'activité de la combustion.

« C'est à tort que quelques froids moralistes ont blâmé les passions « et ont voulu faire de l'homme un être impassible ; un automate, « pour le conduire à la perfection. Il est aussi impossible à l'homme « de vivre sans passions que d'exister sans sentiment ; elles sont né- « cessaires à la vie. Le cœur de l'homme, dit Juvénal, a le vide en « horreur. Il n'y a que l'abus des passions qui soit condamnable. » (*Tourtelle.*)

L'abus que l'homme a fait des passions dérive entièrement de l'organisation des sociétés humaines. C'est dans l'état social qu'il faut aller chercher l'origine des nombreuses maladies que les passions ont

produites, et qu'elles ne cessent de produire encore chez un si grand nombre d'individus. Il est donc important de distinguer deux sortes de passions, les unes naturelles, et les autres sociales.

Les passions naturelles sont liées aux phénomènes généraux de l'organisation physique; elles naissent avec le besoin, elles s'éteignent aussitôt qu'il a cessé de se faire sentir. C'est dans les contrées qui n'ont point encore éprouvé l'influence de la civilisation qu'il faut pénétrer pour y reconnaître ces passions dans leur état naturel de simplicité et de pureté. C'est chez les sauvages qui continuent de vivre avec les habitudes de l'enfance, et loin des impressions attachées au commerce social. L'envie, qui s'irrite du bonheur d'autrui, ne tourmente point leur cœur; l'orgueil, l'ambition, l'avarice, sont des passions tout-à-fait étrangères à leurs mœurs. Comment seraient-ils susceptibles d'éprouver ainsi que nous des chagrins profonds et durables? Ils ne sont point en butte à ces revers de fortune, à ces révolutions rapides que les hommes en société éprouvent si fréquemment dans leur situation; leurs rapports sont aussi simples, aussi bornés que leurs besoins et leurs désirs. Ils ne s'abandonnent à la colère que lorsque leur existence est menacée; ils ne haïssent que dans l'intérêt de leur conservation physique.

Parlerai-je des passions sociales? On comprend déjà ce qu'elles sont, comparées aux passions naturelles. « Leur source est naturelle, « il est vrai, mais mille ruisseaux étrangers l'ont grossie : c'est un « grand fleuve qui s'accroît sans cesse, et dans lequel on retrouverait « à peine quelque goutte de ses premières eaux. » (*J. J. Rousseau*, Emile, pag. 199.) La civilisation sans doute a produit de beaux résultats. Les arts, les sciences, les lettres, qui ornent et embellissent la vie, lui doivent le haut degré de splendeur où ils parviennent au milieu des sociétés humaines. Mais rien de ce qui touche à la condition de l'homme ne peut atteindre une perfection absolue. Le monde n'offre partout qu'oppositions, la douleur succède au plaisir; les plantes les plus vénéneuses naissent et se développent à côté des végétaux les plus salutaires et les plus nourrissans; les brillans avantages

de la civilisation marchent à côté des maux qu'elle a enfantés. En même temps que l'homme a agrandi le domaine de son esprit, il a corrompu la source de ses passions. D'un instrument conservateur il a fait un instrument de ruine et de destruction. De nouveaux besoins créés par les rapports sociaux, l'habitude, les préjugés, etc., ont développé en lui des passions nouvelles. L'ambition, l'envie, la haine, la jalousie, le chagrin, l'inquiétude, ont tour à tour asservi son âme et enchaîné ses facultés : passions funestes, dont le triste privilége est d'empoisonner la vie et d'en abréger le cours !

Ce sont ces passions-là qu'il faut combattre et chercher à détruire, et non les passions naturelles : car si les premières troublent la santé, les secondes servent au contraire à la conserver et à l'entretenir. « Les « affections de l'âme empêchent la concentration des forces, et favorisent « leur libre circulation ; sous ce rapport elles sont absolument utiles « à la vie. » (*Tourtelle.*) Les révolutions intérieures qui accompagnent les passions sociales deviennent la cause d'une foule de maladies qui affligent et désolent l'espèce humaine. Tantôt ces maladies se développent instantanément avec un caractère aigu ; d'autres fois elles marchent avec lenteur et mystère, et préparent en silence la désorganisation des tissus animaux. Quelquefois enfin l'action des passions se manifeste avec tant de force et d'énergie, qu'elle donne aussitôt lieu à la mort. L'étude de ces passions est nécessaire au médecin ; il doit être familiarisé avec tous les désordres qu'elles peuvent produire ; il faut qu'il puisse apprécier avec exactitude tous leurs effets sur l'économie animale, s'il veut être certain d'arriver à établir toujours un diagnostic assuré. Combien de maladies peuvent reconnaître à la fois des causes physiques et des causes morales ! Comment distinguera-t-il ce qui appartient aux unes de ce qui appartient aux autres, s'il n'observe avec attention l'état de l'âme de son malade, s'il n'interroge ses passions ? C'est alors que ses fonctions s'agrandissent, que son ministère devient noble, délicat, imposant. C'est alors qu'il doit ambitionner de conquérir la confiance de celui auprès duquel il est appelé. Il n'épargnera pour cela ni soins, ni prévenances, ni attentions. Com-

bien il doit être récompensé de ses travaux, le médecin qui, dans une telle conjoncture, a pu écarter par les consolations ou les secours de l'amitié, les dons de la bienfaisance, un mal contre lequel auraient échoué toutes les ressources de la pharmacie ! La conduite de *Bouvard* est un bel exemple à suivre pour les hommes qui veulent pratiquer la médecine avec honneur. Un banquier, son ami, le fait appeler pour un état d'agitation et d'anxiété auquel il était en proie depuis quelques jours. *Bouvard* observe le malade avec attention; il croit découvrir qu'une affection morale est la seule cause de la situation pénible dans laquelle il se trouve. Il presse son ami; il obtient l'aveu d'un embarras momentané, et du besoin urgent d'une somme de ... De retour chez lui il envoie la somme, et guérit ainsi son malade.

Les physiologistes anciens et modernes ont multiplié à l'envi le siége des passions. Les uns, tels que les philosophes grecs, les ont placées dans le cœur; les autres, dans l'estomac. *Le Cat*, dans les plexus nerveux; *Buffon*, *Bordeu*, dans le diaphragme, etc.; *Bichat*, dans une théorie qui embrasse en quelque sorte celle de la plupart des auteurs anciens et modernes, établit que les passions ont leur siége unique dans les organes de la vie intérieure, que le cerveau leur est étranger, quoiqu'il serve à transmettre les impressions qui les développent. Ces opinions diverses tendent à nous prouver que les auteurs de tous les temps ont été frappés des modifications vraiment remarquables que les passions impriment aux fonctions des organes intérieurs. Il n'est pas une de ces fonctions, en effet, sur laquelle elles ne puissent exercer quelque influence. On les voit agir en même temps sur la circulation, la digestion, la respiration, les sécrétions, etc., accélérant ou paralysant les mouvemens du cœur, arrêtant subitement le travail de la digestion, provoquant des vomissemens, précipitant les mouvemens d'inspiration et d'expiration, augmentant ou diminuant la sécrétion de la bile, etc. Mais faut-il, à cause de cela, admettre que les passions siégent uniquement dans les organes de la vie intérieure? Les fonctions qui servent à établir nos rapports avec

l'univers extérieur leur sont-elles donc étrangères? Et ces convulsions qui accompagnent les vives émotions de l'âme chez les individus d'un tempérament nerveux, ne se passent-elles pas dans le sein de la vie animale? Dans quel désordre un accès de colère ne jette-t-il pas les idées! comme il rend la volonté impérieuse, les déterminations promptes et rapides, les mouvemens brusques, violens, emportés! Mais ce ne sont ici, dira-t-on, que des effets de ce qui se passe dans le cœur; les mouvemens de cet organe, activés par la colère, poussent avec force le sang dans les vaisseaux du cerveau. Celui-ci s'en trouve excité, ainsi que les muscles soumis à son influence. Cela est vrai; mais les violens battemens de cœur ne sont-ils pas aussi les effets de ce qui se passe primitivement dans le cerveau? Les jugemens que celui-ci porte sur les impressions qu'il reçoit du dehors ne sont-ils pas les premiers excitans de tout phénomène intérieur appartenant aux passions? Tout se tient, se lie, s'enchaîne dans leur mécanisme, ainsi que dans celui des fonctions de la vie en général. L'économie entière y coopère; et l'on reste toujours plus intimement convaincu, après avoir étudié leurs phénomènes, de cette étroite dépendance du physique et du moral, base sur laquelle on doit appuyer toute étude morale et philosophique qui a l'homme pour objet.

L'analyse des phénomènes propres à chaque passion nous montre l'impression qui les développe, agissant d'abord sur le cerveau, se communiquant de là aux organes intérieurs, et revenant ensuite au cerveau d'où elle était partie. 1.° Phénomènes qui ont lieu primitivement dans le cerveau; impression de l'objet de la passion sur les sens externes, transmission de cette impression au cerveau, comparaison de la sensation avec les effets bons ou mauvais qui peuvent résulter de l'objet qui y donne lieu par rapport à nous, jugement vrai ou faux qui naît de cette comparaison. 2.° Phénomènes qui ont lieu dans les organes intérieurs; impression agréable ou pénible éprouvée par les viscères, à l'occasion de ce qui se passe dans le cerveau, mouvemens variés que cette impression détermine. 3.° Phénomènes qui ont lieu

consécutivement dans le cerveau et le système nerveux cérébral; modifications imprimées aux idées, aux jugemens, à la volonté ; mouvemens volontaires et involontaires dans les muscles de la vie animale.

Le premier ordre de phénomènes se compose d'actes purement intellectuels. Ces actes doivent être considérés comme le premier mobile de la passion; ce sont eux qui la font naître, la développent et lui impriment le caractère particulier qui la distingue. Nous sommes affectés dans les relations que nous entretenons avec les objets du dehors en raison des idées que nous attachons aux choses, aux événemens, et des jugemens que ces idées font naître en nous. On conçoit qu'il ne faut qu'envisager un même objet sous différens points de vue, sous différens rapports, pour en être affecté différemment. Tel événement produira chez l'un un mouvement de joie immodérée qui ne sera accueilli par l'autre qu'avec froideur et indifférence. Au milieu d'un combat, la vue d'un danger imminent pénètre celui-ci d'une terreur profonde, et inspire à cet autre l'élan du courage et la passion de la gloire. Qui ne connaît l'empire de certains mots sur le moral des hommes?

Le second ordre de phénomènes embrasse tous les mouvemens qui s'opèrent dans les organes de la vie intérieure. Les modifications imprimées à la circulation, à la respiration, à la digestion, aux sécrétions, à la nutrition, lui appartiennent. C'est à cet ordre qu'il faut rapporter la plus grande partie des affections morbides qui succèdent aux passions. Quelles traces profondes de leur passage ne laissent-elles pas dans le cœur, les poumons, l'estomac, le foie, etc. ! On les voit produire et les maladies aiguës dont la marche est rapide et souvent promptement mortelle, et les maladies chroniques, qui consistent la plupart dans la destruction insensible, la désorganisation profonde de nos tissus.

Les troubles divers des fonctions organiques ne sont pas assurément le dernier terme de la passion; ses effets vont au-delà, et se font sentir jusque dans la vie animale. Les opérations intellectuelles

sont puissamment modifiées par les impressions sympathiques que le cerveau reçoit des organes intérieurs. Le cerveau entretient des rapports naturels avec les plus importans des viscères; et ceux-ci ne peuvent éprouver quelques dérangemens dans leurs fonctions, qu'il n'en ressente plus ou moins l'influence. On sait quelle révolution s'opère dans le cerveau d'un homme affecté d'une passion violente, quel désordre elle imprime à ses idées, ses jugemens, ses déterminations. Quant aux mouvemens volontaires et involontaires qui se passent dans les muscles du squelette, rien de plus étonnant, de plus varié que les nombreuses directions qu'ils prennent. A la face, ils offrent un tableau mobile, sur lequel on peut saisir jusqu'aux moindres nuances des impressions qui assiégent l'âme. La face en effet est le théâtre de ces contractions musculaires involontaires qui, dans les passions violentes, expriment au-dehors avec tant d'énergie le désordre et la confusion qui règnent au-dedans.

Il ne faut négliger aucun des nombreux effets physiologiques des passions sur l'économie de l'homme; car ils sont tous propres à nous conduire à l'explication des phénomènes pathologiques que nous observons chez les individus qui sont en proie aux troubles qu'elles occasionnent. Les organes de la vie animale ne sont pas moins affectés à leur suite que les organes de la vie intérieure. Combien de maladies mentales et d'affections convulsives ne devons-nous pas attribuer aux profonds désordres que les passions de l'âme impriment à la vie animale!

Le plaisir et la douleur sont les élémens générateurs des passions. Toutes les impressions se réduisent en dernier résultat à produire l'un ou l'autre de ces deux modes du sentiment. Je l'ai dit plus haut, et je n'entrerai dans aucun nouveau détail à cet égard. Il s'ensuit que tous les mouvemens excités par les passions, soit dans les organes de la vie intérieure, soit dans ceux de la vie extérieure, ont leur origine dans un sentiment agréable ou pénible. L'impression que le cœur, le foie, l'estomac, etc., éprouvent à la suite du travail intellectuel, principe de la passion, se réfléchit sur le cerveau, et va communi-

quer à l'âme la conscience du plaisir ou celle de la douleur. La passion s'offre alors avec un double caractère, elle est gaie ou triste, c'est-à-dire qu'elle repose sur le sentiment du plaisir ou de la douleur. Mais s'il est bien prouvé que ces deux états ne sont que les degrés différens d'une même propriété, ne pourra-t-on pas en tirer cette conséquence, savoir, que la différence qui existe entre les effets que les passions de l'âme produisent sur l'économie repose entièrement sur les degrés variés des impressions que les viscères reçoivent du cerveau à l'occasion des jugemens qu'il porte sur les objets du dehors. On ne doutera point de la vérité de cette assertion pour ce qui regarde les passions dont l'origine est entièrement opposée, comme la joie et le chagrin, si nous démontrons que les passions qui ont une origine identique peuvent se montrer opposées dans leurs effets, suivant que l'impression qui les met en jeu augmente de force et de vivacité. Acquérons-nous la certitude de posséder un objet dont la mémoire réveille en nous des idées de plaisir et de bonheur, nous nous livrons à la joie; rien que de doux, d'agréable dans le sentiment que nous éprouvons. Mais si, au moment où nous nous y attendions le moins, nous apprenons tout à coup le retour d'un parent chéri, que nous croyions perdu pour toujours, l'impression que cette nouvelle inattendue produit en nous est vive et profonde; nous nous abandonnons à une joie immodérée. Cette passion occasionne bientôt un sentiment pénible et douloureux dans nos viscères; nous souffrons alors. Comment se fait il que de deux événemens heureux, l'un soit pour nous la cause d'un sentiment agréable, l'autre d'un sentiment pénible? C'est que l'un a produit une impression modérée, l'autre une impression vive et profonde.

État des diverses fonctions dans les passions. Je considérerai dans le cours de cette dissertation, 1.° les modifications que les passions impriment aux diverses fonctions de l'économie, 2.° les lésions les plus remarquables qu'elles produisent dans les organes de chaque fonction.

État des fonctions assimilatrices dans les Passions.

De toutes les fonctions intérieures il n'en est pas qui soit plus fréquemment et plus sensiblement influencée dans les passions que la circulation. Le cœur en effet, organe central de cette fonction, sympathise avec tous les viscères importans de l'économie. La disposition dans laquelle ils se trouvent exerce sur ses mouvemens une action marquée. Les troubles dont il est le siége sont le plus souvent un indice certain de ce qui se passe dans les autres organes. Il partage les impressions que ceux-ci reçoivent du cerveau dans le jeu des passions. Outre cela il peut être affecté directement, l'impression, cause occasionnelle de la passion, agissant sur lui primitivement. La respiration, la digestion, les sécrétions sont, après la circulation, les fonctions sur l'état desquelles les passions influent le plus fréquemment. Elles ne semblent pas exercer une action aussi prononcée sur l'absorption et la nutrition. Cela tient, dit *Bichat*, à ce que ces fonctions n'ont point, comme les autres, de foyers principaux, de viscères essentiels, dont nous puissions comparer l'état avec celui de l'âme; toutefois leurs altérations n'en sont pas moins réelles. Elles deviennent sensibles à la longue.

État de la circulation dans les passions. La circulation est modérément accélérée dans la joie; le pouls est plein, mais avec un caractère de mollesse; le visage est vermeil, la chaleur de la peau douce et halitueuse. L'amour heureux et satisfait produit un effet analogue à la joie modérée; les battemens du cœur sont fréquens, irréguliers, dans la joie immodérée; ils ont lieu comme par secousse; le pouls est souvent inégal, petit, fréquent; le visage se colore vivement, puis il pâlit tout à coup, la circulation éprouvant un obstacle dans le spasme du cœur. A l'amour excessif succèdent quelques-uns des effets de la joie immodérée, fréquence et accélération du pouls avec irrégularité, chaleur augmentée, face rouge et animée, etc. Le cœur se contracte avec énergie dans la colère; il imprime au sang un mouvement rapide; le pouls acquiert beaucoup de force et de fréquence; il donne jusqu'à cent quarante pulsations par minute, et

plus. La chaleur est vive à la superficie, et particulièrement à la face, dont les vaisseaux s'engorgent, et qui devient rouge et tuméfiée. Les artères carotides battent avec force; la circulation est énergique dans les vaisseaux du cerveau. Quelquefois la colère produit un effet opposé; elle entrave et arrête le mouvement de réaction du cœur; le pouls devient petit, serré, intermittent; le visage pâlit; il y a syncope et défaillance. La force du cœur est diminuée dans la tristesse, la crainte, l'amour malheureux. Le pouls est petit, lent, rare, quelquefois fréquent, mais toujours faible et irrégulier; quelquefois il se fait à peine sentir; la circulation capillaire est ralentie, la face pâle et décolorée, les lèvres livides. Souvent dans la crainte on éprouve un frissonnement auquel succède un mouvement de chaleur. Dans ces passions, la circulation semble frappée d'atonie, le sang reflue de la circonférence au centre; il remplit les poumons, les cavités droites du cœur et les gros vaisseaux veineux qui s'y rendent. Les battemens du cœur sont d'abord précipités dans la peur, la frayeur, la terreur. Cet organe réagit d'une manière irrégulière et souvent tumultueuse, il y a palpitation; le pouls est serré, petit, fréquent, irrégulier; le cœur, dont l'effort est entravé et comprimé, résiste mal à l'impression pénible qu'il éprouve, ses forces s'affaiblissent, le pouls devient faible, presque insensible, des frissons parcourent tout le corps; il se manifeste alors une lipothymie qui peut devenir mortelle. Les autres passions de l'âme, telles que l'envie, la haine, la jalousie, etc., agissent sur la circulation de diverses manières, suivant que la tristesse, la crainte, la colère, l'espérance, la joie viennent se réunir à elles et les compliquer. Concentrées, leur effet principal est de gêner les libres contractions du cœur, de déterminer le refoulement du sang dans les poumons et les vaisseaux veineux, et d'apporter fréquemment du trouble et de l'irrégularité dans le mécanisme de la circulation.

Maladies des organes circulatoires. Des fièvres aiguës, les dilatations anévrismales des cavités du cœur et des gros vaisseaux, des hémorrhagies, la suspension d'évacuations de sang, naturelles ou

devenues habituelles, et leur déviation à travers des tissus étrangers, telles sont les principales affections que les passions produisent dans les organes qui concourent au mécanisme de la circulation ; la mort enfin peut, sous leur influence, succéder à un épuisement des forces du cœur, ou à une douleur tellement violente, que ces forces soient anéanties sur-le-champ avant d'avoir eu le temps de se développer. *Fabrice de Hilden*, *Hoffmann*, *Stahl*, ont vu des fièvres éphémères, intermittentes, rémittentes, succéder à la colère. Les ouvrages sont remplis d'observations d'anévrismes du cœur, à la suite des passions tristes, de chagrins prolongés. Que d'hémorrhagies n'ont-elles pas produites ! Une joie imprévue jeta une femme dans un crachement de sang mortel. (DE GORTER, *de perspiratione insensibili.*) TOURTELLE rapporte (Hygiène, tom. 2) que l'amour fit tant d'impression sur un jeune homme assis auprès d'une jeune veuve aimable, que le sang lui sortit avec impétuosité d'un des vaisseaux du front. *Higmor* a vu une hémoptysie considérable produite par la colère, chez une jeune fille. *Borelli* a vu couler des larmes de sang (Cent. 2, obs. 56). *Libavius* rapporte l'exemple d'une hémorrhagie par les lèvres, causée par cette passion, etc. Les vives émotions de l'âme, en paralysant subitement les forces du cœur, ont produit plusieurs fois la mort. Sophocle, couronné à un âge fort avancé, mourut de joie. Deux dames romaines, voyant revenir leurs fils des batailles de Cannes et de Trasymène, éprouvèrent le même sort. « Il y en a, dit « Montaigne (Essais, liv. 1, chap. 20), qui de frayeur anticipent la « main du bourreau, et celui qu'on débandoit pour lui lire sa grâce « sur l'échafaud, se trouva roide mort du seul coup de son imagi- « nation. » Un Allemand fut tué au siége d'Osen, après avoir fait des prodiges de valeur : un des officiers généraux voulut voir le corps de ce grand homme ; à l'instant il reconnaît son fils, et tombe mort.

Etat de la respiration dans les passions. Cette fonction s'exerce avec régularité dans la joie modérée, passion qui a la faculté de favoriser le jeu libre et facile de tous les organes. Elle est gênée, inter-

rompue par des soupirs, et quelquefois des sanglots, dans la joie immodérée. Le spasme du diaphragme et du poumon provoque une succession rapide d'inspirations et d'expirations irrégulières. Le sang circule avec lenteur et difficulté dans l'organe pulmonaire; de là le sentiment de plénitude et d'oppression qu'on éprouve dans la poitrine, et dont les soupirs tendent à débarrasser. Un des effets remarquables de la joie dans les organes qui concourent au mécanisme de la respiration, c'est le rire : il consiste dans une suite d'inspirations et d'expirations très-courtes et très-fréquentes. S'il est modéré, il imprime au diaphragme et aux muscles abdominaux un mouvement de ballottement favorable à la circulation des humeurs et à l'acte de la respiration. S'il est violent et poussé jusqu'aux éclats, les mouvemens rapides et comme convulsifs qui l'accompagnent troublent le jeu des organes respiratoires, et sont fréquemment suivis d'oppression et d'étouffemens. Dans l'amour violent, la respiration est entrecoupée de soupirs; elle est précipitée et quelquefois convulsive dans la colère, d'autres fois embarrassée avec menaces de suffocation. Elle est ralentie, troublée, comme opprimée dans le chagrin, la tristesse, l'amour malheureux, la crainte, etc. Le sang qui pénètre avec difficulté dans les cavités gauches du cœur surcharge les poumons, et produit un sentiment d'oppression, de gêne et d'anxiété, qui se manifeste par des bâillemens, des soupirs et des sanglots. La peur, la terreur, la frayeur, produisent des effets à peu près analogues sur la respiration; mais comme ces passions agissent plus vivement que les précédentes et d'une manière brusque et souvent instantanée, elles occasionnent une anxiété et une angoisse encore plus pénibles. La respiration est fréquemment troublée dans la jalousie. L'envie, la haine, etc., lui font, suivant les circonstances, éprouver les mêmes effets que le chagrin, la crainte, etc.

Maladies des organes respiratoires. Ce sont des inflammations aiguës et chroniques du poumon, la phthisie, des toux rebelles, l'asthme, des métastases sur la poitrine. La mort enfin peut succéder

à une subite interruption de la respiration. Dans ce cas, il me semble que la force nerveuse des organes qui concourent à opérer le mécanisme de cette fonction, est tout à coup anéantie par la violence de l'impression qu'ils éprouvent. *Sennert* a observé des inflammations de la plèvre et du poumon à la suite de fréquens accès de colère ; il a remarqué que cette passion réitérée conduisait à la phthisie. Une femme avait une toux très-forte dès qu'elle était contrainte. (*Zimmermann.*) Un accès de colère occasionna un tel spasme dans les poumons, que l'asthme en résulta, et, quelque temps après, la mort. Une femme accablée de chagrin mourut d'une péripneumonie avec carnification. (*Pinel*, méd. cliniq.) Enfin les auteurs citent plusieurs exemples de morts subites occasionnées par des ris excessifs. Zeuxis mourut de rire en voyant le portrait d'une vieille femme qu'il venait de peindre. *Margatus*, regardant son singe mettre ses bottes, éprouva le même sort. Au dire de *Valère Maxime*, Philémon étant dans un jardin avec ses amis, un âne vient au trot vers eux, mange fort tranquillement un plat de figues ; Philémon lui fait présenter un verre de vin ; l'âne le boit, et Philémon meurt de rire.

Etat de la digestion dans les passions. Excepté la joie modérée, toutes les passions de l'âme, pourvu qu'elles aient un certain degré d'énergie, jettent les organes de la digestion dans un état de trouble qui nuit beaucoup à l'exercice de cette fonction, et s'accompagne d'une succession d'actes et de phénomènes tout-à-fait insolites. Ainsi l'on a vu souvent la joie portée à l'excès interrompre subitement le travail digestif. Quel désordre ne peut pas succéder à un accès de colère ! digestion suspendue, vomissement, diarrhée, etc, etc. Mais les anomalies les plus remarquables sont celles qui accompagnent les passions lentes, telles que la tristesse et le chagrin, la crainte et l'inquiétude, etc. Alors on voit les fonctions digestives languir et se troubler insensiblement : l'appétit se perd ; on éprouve un sentiment pénible de compression et de resserrement à la région épigastrique. L'état de spasme des fibres musculaires de l'estomac et des intestins

dérange les digestions : de là des rapports, des borborygmes, des flatuosités, etc.; le ventre est parfois tendu; il y a diarrhée ou constipation. La peur, la frayeur, la terreur, passions qui agissent d'une manière instantanée, intervertissent aussi très-rapidement les fonctions de la digestion; elles produisent un sentiment d'anxiété et d'oppression à la région de l'estomac, quelquefois des vomissemens. Il n'est pas rare d'observer à leur suite le relâchement du sphincter de l'anus et l'écoulement involontaire des matières fécales.

Maladies des organes digestifs. Que d'affections aiguës et chroniques, que de lésions de tissus, de désorganisations dans les organes digestifs, succédant aux passions de l'âme! Ce sont pour l'estomac, des cardialgies, des phlegmasies de la membrane muqueuse, des vomissemens bilieux, des fièvres bilieuses, le choléra-morbus, des squirrhes et des cancers aux parois du ventricule, et principalement au pylore; pour les intestins, des phlegmasies aiguës et chroniques, des dévoiemens, des diarrhées rebelles, des coliques, etc. Une femme de soixante-deux ans, attaquée de la goutte, éprouva à la suite d'un accès de colère, une métastase de cette affection sur le canal digestif; elle mourut au bout du sixième jour. L'autopsie découvrit une inflammation de la membrane muqueuse de l'estomac et de la tunique péritonéale de tout le canal alimentaire. (*Pinel*, médec. cliniq.) Une femme, à chaque mouvement de colère qu'elle éprouvait, rendait les alimens contenus dans son estomac (*Camérarius*). Une jeune fille est atteinte d'un chagrin profond occasionné par la maladie de sa mère; elle éprouve tous les symptômes de la fièvre avec embarras gastrique. Une femme de soixante-douze ans contracte une fièvre méningo-gastrique rémittente à la suite d'un violent chagrin. (*Pinel*. méd. clin.) La colère a produit un *miserere* mortel en peu d'heures. (*Tulpius*). *Hoffmann*, *Pechlin*, ont observée des dysenteries, des diarrhées opiniâtres, des coliques violentes, à la suite de cette passion. M. *Pinel* (Nosog. phil.) cite l'observation d'un homme de quarante-neuf ans, qui, après avoir éprouvé des chagrins profonds et fréquens,

fut atteint d'une affection cancéreuse de l'estomac qui le conduisit au tombeau. « *Vir sexagenarius inter varias et pertinacissimas ægritudines de dolore ventris et vomitu, humoris acidi et viscidi conquerebatur. Procedente morbo, in comâ somnolentum incidit; quod post nonnullas intermissiones, gravius recurrens tandem mortem accersit. Deprehenditur pylorus summè tumidus, schirrosus et quasi cartilagineus, etc. Secto capite occurrit serum circa ambitum cerebri, et in ventriculis summè dilatatis.* » (Lieutaud, *Historia anatomico-medica, tom.* 1, *pag.* 47.)

Etat des sécrétions dans les passions. Les passions gaies, la joie, l'espérance, aident et favorisent la transpiration cutanée; elle peut devenir abondante dans la joie extrême. Le rire est presque toujours accompagné d'un surcroît d'activité dans la sécrétion des larmes. La colère, en produisant un transport de sang considérable à la superficie, augmente l'énergie de la sécrétion perspiratoire de l'organe cutané. Elle agit d'une manière remarquable sur la sécrétion de la salive et sur celle de la bile. En augmentant considérablement la quantité de la première de ces humeurs, elle lui communique en même temps un vice radical qui rend dangereuses les morsures des animaux agités par cette passion. Elle excite vivement tout l'appareil biliaire; tantôt produit un épanchement considérable de bile dans le duodénum; d'autres fois suspend son cours, en provoque la résorption et le transport dans les diverses parties du corps: de là la coloration en jaune de la peau, de la conjonctive, des urines, etc. On a vu la sécrétion et l'excrétion de l'urine suspendues dans la colère. *Tissot* en cite un exemple. (Maladies des nerfs, tom. 2, pag. 368.) Cette passion produit une influence funeste sur la sécrétion du lait. Il paraît que cette humeur nutritive en reçoit quelquefois des propriétés qui la rendent pernicieuse aux enfans à la mamelle. Un jeune enfant fut pris de convulsions après avoir quitté le sein de sa nourrice encore émue de colère. *Haller* cite une observation d'*Albinus* qui constate qu'une nourrice en colère, ayant donné le sein

à son enfant, il eut aussitôt une hémorrhagie par les yeux, les oreilles, le nez, la bouche, l'anus, et mourut. Les sécrétions et excrétions se font mal dans les passions tristes et lentes, telles que le chagrin, la crainte, l'amour malheureux, etc. L'exhalation cutanée est suspendue dans le chagrin; assez souvent la sécrétion des larmes est augmentée; on verse des pleurs sur un événement malheureux, sur l'éloignement d'un parent, d'un ami que l'on chérit; l'œil est sec et la sécrétion des larmes est suspendue, quand la douleur morale est profonde et concentrée. Parlerai-je de l'influence que la tristesse prolongée exerce sur les diverses exhalations muqueuses et séreuses? Cette influence est à peu près insensible dans l'état ordinaire. Mais pouvons-nous douter de son existence lorsque nous voyons naître à la suite des passions tristes, diverses affections qui supposent une altération évidente dans les fonctions des membranes muqueuses et séreuses? Les sécrétions et excrétions sont troublées, interverties, dans la crainte, la frayeur, la terreur, assez souvent suspendues, d'autres fois augmentées avec des circonstances anomales; ainsi il y a souvent suspension de la transpiration cutanée dans la crainte, et d'autres fois des sueurs partielles avec des alternatives de chaud et de froid. La peur, la frayeur, la terreur, tantôt suspendent instantanément l'exhalation de la peau, tantôt provoquent une sueur froide. Sous leur influence, la bile est arrêtée dans ses canaux, et reflue dans les humeurs; le sphincter de la vessie se relâche, et cette poche musculeuse laisse involontairement échapper les urines. *Zimmermann* cite l'exemple d'une jeune demoiselle qui, ayant ouï dire que les gens d'esprit ne sont pas superstitieux, témoignait le plus souverain mépris pour ceux qui croient les contes qu'on débite sur les revenans. Quelqu'un voulant s'assurer de la fermeté de son esprit, attacha quelques cordes à la couverture de son lit, et les fit passer dans une chambre voisine. « Dès qu'elle fut endormie, il tira doucement la « couverture; d'abord elle se réveille, est saisie de peur, se met à « crier. Il continue, elle redouble ses cris; il tire plus fort, elle se « jette à bas du lit : aussitôt il entre dans la chambre avec de la

« lumière et huit témoins, et trouve cette fille philosophe en chemise, « au milieu de sa chambre, et le parquet tout couvert d'urine. »

Maladies des organes sécréteurs et excréteurs. Ce sont : l'ictère, l'hépatite avec suppuration, des squirrhes, des tubercules du foie et de la vésicule biliaire, des engorgemens hépatiques, des ulcères au pancréas, la suppression de la sécrétion de l'urine, le diabétès sucré, des diarrhées, des fièvres muqueuses, diverses hydropisies, des dartres. *Fabrice de Hilden* raconte avoir vu une femme chez laquelle un accès de colère occasionnait un tel flux de bile, qu'elle était purgée comme si elle eût pris médecine. Une dame ne se fâchait jamais, sans être affectée d'un érysipèle bilieux (*Fallope*). Nous avons connu, dit M. *Renauldin* (Dictionnaire des sciences médicales), un homme d'un caractère très-violent, qui, se livrant un jour à l'explosion d'un mouvement de colère, fut atteint, sur-le-champ et en notre présence, d'un ictère universel. Le foie avait, chez une fille en proie depuis long-temps à de profonds chagrins, acquis un tel volume et un tel poids, qu'elle pouvait à peine marcher : elle mourut. L'autopsie fit découvrir une masse squirrheuse du poids de trente-six livres à la région du foie. On trouva, en outre, deux foyers purulens dans le parenchyme de cet organe. (*Zacutus.*) *Tissot* (Maladies des nerfs) rapporte qu'un homme, âgé de soixante-dix-sept ans, mourut le dix-septième jour, après un accès de colère qui avait causé une suppression d'urine. Pendant la révolution, un valet-de-chambre aperçoit son maître parmi des malheureux que l'on traînait à la guillotine : il est frappé d'un tel mouvement de terreur, qu'une éruption dartreuse furfuracée se manifeste soudain sur toute la périphérie de son corps. (*Alibert*, Maladies de la peau.)

Etat de l'absorption et de la nutrition dans les passions. Les passions tristes exercent sur l'absorption cutanée une action connue de tous les physiologistes et de tous les médecins. Le chagrin, l'inquié-

tude, la peur disposent les vaisseaux absorbans qui s'ouvrent à la surface de la peau à s'emparer des miasmes qui sont en contact avec elle. C'est sous ce rapport qu'elles favorisent essentiellement la propagation des maladies épidémiques et contagieuses. Un esprit ferme et tranquille est un des meilleurs préservatifs contre ces maladies. Les observateurs ont vu les épidémies faire d'autant plus de ravages, que l'on craignait davantage le danger dont elles étaient accompagnées. « Sachant, dit M. le professeur *Des Genettes* (Histoire « médicale de l'armée d'Orient), combien le prestige des dénomi- « nations influe souvent vicieusement sur les têtes humaines, je me « refusai à jamais prononcer le mot de *peste*. Je crus devoir, dans « cette circonstance, traiter l'armée entière comme un malade qu'il « est presque toujours inutile et souvent fort dangereux d'éclairer « sur sa maladie, quand elle est critique. » Un tempérament sanguin, un état constant et habituel de gaîté ne sont pas moins favorables qu'un esprit ferme, pour écarter tout le danger de la contagion. J'ai observé qu'à Torgaw, où tant de malheureux succombèrent aux ravages du typhus en 1813, ceux qui, bien loin de se livrer au chagrin et à l'inquiétude, conservèrent leur gaîté naturelle au milieu de toutes les privations, furent moins fréquemment malades, et échappèrent plus tôt à la mort que les autres. Parlerai-je des modifications que les passions impriment aux absorptions lymphatiques du tissu cellulaire, des membranes séreuses et muqueuses? L'observation physiologique nous éclaire peu sur leur nature. Mais la pathologie nous fournit des données qui ne nous permettent pas de douter de leur existence. Les diverses collections aqueuses dans le tissu cellulaire, dans les sacs formés par les membranes séreuses, supposent un vice de l'absorption, comme elles supposent une altération de l'exhalation. L'absorption des vaisseaux lymphatiques chylifères n'est-elle pas diminuée dans certaines lienteries, où l'on observe que les alimens ne nourrissent point, et sont rendus par les selles presqu'en aussi grande quantité qu'ils ont été pris?

La nutrition éprouve aussi, sous l'influence des passions lentes et

tristes, telles que le chagrin, la crainte, l'envie, la haine, etc., une atteinte profonde et remarquable. Ces expressions, dit *Bichat*, sécher d'envie, être rongé de remords, être consumé par la tristesse, n'annoncent-elles pas cette influence? n'indiquent-elles pas combien les passions modifient le travail nutritif? Rapprochez, dit le même auteur, le temps où toutes les passions sombres, la crainte, la tristesse, le désir de la vengeance, semblaient planer sur la France, de celui où la sûreté, l'abondance, y appelaient les passions gaies, si naturelles aux Français; rappelez-vous comparativement l'habitude extérieure de tous les corps dans ces deux temps, et vous direz si la nutrition ne reçoit pas l'influence des passions!

L'homme, en effet, que la tristesse accable, que l'envie poursuit et tourmente, ne tarde pas à perdre son embonpoint. Les alimens mal digérés, mal élaborés, ne fournissent au sang que des élémens peu réparateurs; il en résulte une nutrition imparfaite, et un amaigrissement qui fait des progrès de jour en jour; tous les organes sont plongés dans un état de langueur, de faiblesse et de relâchement; la fièvre lente survient, et le malade succombe dans le marasme.

État des fonctions de la vie de relation dans les passions.

J'ai parlé jusqu'ici des modifications que les passions apportent à l'exercice des fonctions de la vie intérieure; je vais considérer maintenant l'influence qu'elles exercent sur l'état des organes qui concourent à établir nos rapports avec les objets extérieurs. Cette étude n'est pas moins féconde que la première en aperçus physiologiques et pathologiques. Elle est d'un intérêt plus général; car elle embrasse et comprend une foule de nuances et de variétés dans l'état des sens, de l'intelligence et des mouvemens que tous les hommes, même les moins initiés dans les mystères de la science, peuvent observer et reconnaître. Ce sont ces nuances que les peintres et les poëtes sont habiles à saisir, et qu'ils reproduisent à nos yeux ou à notre esprit sous les couleurs plus ou moins animées de la peinture

ou de la poésie. Je n'ai point l'ambition de chercher à tracer ici un tableau aussi étendu et aussi varié qu'on aurait droit de l'attendre d'un esprit solide et d'une plume exercée. Je n'aborde qu'en tremblant un sujet si difficile à traiter. Le peu de ressources que je trouve en moi-même, et la nécessité où je suis d'imposer de justes bornes à cette dissertation, me feront un devoir d'être concis.

Considérer seulement ce que l'on peut observer dans la vie organique à l'occasion des passions, négliger tous les phénomènes dont la vie animale est le théâtre, ce serait n'étudier qu'imparfaitement la matière qui nous occupe. Pour suivre une telle marche, il faudrait ne point connaître la liaison des fonctions et leur enchaînement réciproque, l'étroite sympathie qui fait concorder ensemble tous les organes. Comment supposer en effet que les fonctions du cœur, de l'estomac, etc., puissent être troublées, celles des sens, du cerveau et des organes moteurs conservant leur type naturel? Rien dans les passions ne se présente à nos yeux sous un tel point de vue; tout nous démontre au contraire une relation continue entre les fonctions de l'une et de l'autre vie; tout tend à manifester la participation que les organes de la vie animale prennent aux modifications éprouvées par les organes de la vie intérieure. Si les passions troublent de mille manières les fonctions de nos viscères, les entravent ou les jettent dans la confusion et le désordre, les suspendent ou leur communiquent un surcroît d'activité et d'énergie, n'observons-nous pas dans les organes soumis à l'influence du système nerveux cérébral une succession de phénomènes dont la nature, la marche et le développement, parfaitement analogues à ceux-là, laissent voir évidemment qu'ils en sont un résultat, qu'ils s'allient et s'enchaînent avec eux, qu'ils ont une origine, une source communes? L'énergie et la rapidité des mouvemens musculaires coïncident avec l'énergie et la rapidité des mouvemens du cœur, et l'affaiblissement des contractions du même organe entraîne un état de faiblesse et de langueur dans les organes moteurs.

Les modifications imprimées aux organes de la vie animale ou de

relation offrent le caractère extérieur de la passion ; ce sont elles qui la manifestent au-dehors. La disposition et la couleur des idées, l'état des organes des sens, la direction des mouvemens volontaires et involontaires, et l'influence que ces mouvemens exercent sur l'attitude, les gestes, l'expression de la physionomie, celle de la voix et de la parole, sont autant de tableaux variés qui réfléchissent à nos yeux les troubles intérieurs des passions de l'âme ; leur ensemble présente un tableau général propre à établir le caractère particulier de chaque passion.

Je vais considérer successivement l'état des fonctions des sens, de l'intelligence, de la locomotion et de la voix dans les passions.

Etat des fonctions des sens dans les passions. L'action des sens est augmentée, diminuée ou pervertie dans les passions ; tels sont les effets généraux qu'elles produisent sur la vue, l'ouïe, etc. Pour ce qui regarde les modifications particulières les plus remarquables imprimées aux organes des sens dans les différentes passions, voici en peu de mots ce que l'observation nous apprend : les yeux sont brillans dans la joie, l'espérance, ils jouissent d'une activité remarquable ; les impressions qu'ils transmettent au cerveau sont vives et rapides ; la peau contracte dans l'amour une excessive sensibilité; le simple contact des vêtemens d'une femme adorée produit sur un amant passionné la sensation d'un plaisir inexprimable ; les yeux sont étincelans, enflammés dans la colère; ils deviennent insensibles aux impressions que font sur eux les objets du dehors. Si la colère est mêlée de crainte, elle rend quelquefois les yeux ternes, et comme abattus. La vivacité de cette passion anéantit généralement les sensations. L'œil est morne, triste, languissant, cave, entouré d'un cercle plombé, dans le chagrin, la tristesse. La peau est sèche, rude, insensible. Les autres sensations sont presque nulles, tant l'âme est absorbée dans la douleur; dans la crainte, les yeux sont inquiets, abattus, les sens affaiblis ; ils sont excités dans la peur; les yeux sont ouverts sur tous les objets, l'oreille est attentive au moindre

bruit; quelquefois l'action des sens est pervertie d'une manière remarquable. Il en résulte des illusions tout-à-fait singulières ; tous les objets sont effrayans pour l'homme qui a peur ; il prend la nuit des arbres pour des fantômes ; il croit entendre du bruit, alors même qu'aucun son ne frappe son oreille; le simple bruissement des feuilles agitées par le vent le fait sauter et tressaillir. Une terreur profonde anéantit les sensations, et plonge l'homme dans un état d'insensibilité générale.

Maladies des organes des sens. On voit survenir à la suite des passions l'héméralopie, la goutte sereine ou amaurose, la surdité, la paralysie du sentiment.

Etats des fonctions de l'intelligence dans les passions. Que d'effets différens produits sur l'intelligence à la suite des passions ! Ils sont aussi nombreux, aussi variés que ces passions offrent elles-mêmes de nuances diverses. Cet état de l'âme, dans lequel nous éprouvons le sentiment de la joie ou de la tristesse, de l'amour ou de la haine, est un résultat des impressions agréables et pénibles que les organes intérieurs envoient au cerveau, et des modifications que l'intelligence en reçoit. Si nous sommes actuellement en proie au chagrin, si nos idées, nos jugemens, notre réflexion, toutes nos opérations intellectuelles enfin, portent l'empreinte de la douleur morale la plus profonde et la plus vivement sentie, c'est à l'état de souffrance de nos viscères qu'il faut que nous attribuions le principe de cette influence. Cette modification de l'intelligence est un des principaux élémens de la passion. Elle contribue plus que toute autre à lui imprimer le caractère qui nous l'a fait distinguer; car c'est bien moins dans les troubles des fonctions organiques, telles que la respiration, la circulation ou la digestion, que nous allons puiser les signes propres à nous dévoiler l'état de l'âme, que dans la teinte et la couleur des idées, dans la direction des jugemens, de la réflexion, de la volonté.

Une excitation modérée du cerveau favorise le libre exercice des facultés intellectuelles ; plus vive, elle occasionne la concentration des forces et de l'action de ces organes sur l'objet seul qui la produit. Enfin, si elle est portée au plus haut degré, elle bouleverse tout dans le cerveau, tout travail intellectuel régulier devient impossible; on n'observe plus que trouble, désordre, confusion dans les idées et dans toutes les opérations de l'esprit. Nous observons ces trois phénomènes généraux dans le jeu des passions de l'âme. Ainsi la joie modérée communique à l'organe de l'intelligence un surcroît d'énergie qui influe avantageusement sur son travail. Dans cette passion, comme dans l'espérance, l'amour satisfait, les sensations sont vives, les idées claires, nettes, bien déterminées, les jugemens prompts, rapides, faciles, l'imagination vive et brillante. Dans le chagrin, au contraire, les facultés intellectuelles sont émoussées, affaiblies; l'attention se fixe sur un seul objet; l'homme livré à une profonde tristesse est comme isolé sur la terre, rien de ce qui l'entoure ne l'impressionne ou ne l'affecte ; il est tout entier à l'objet de sa douleur. La colère porte le désordre et la confusion dans les idées ; le transport violent qu'elle occasionne anéantit toutes les puissances intellectuelles ; il n'y a plus ni jugement, ni réflexion ; la volonté est marquée au coin de la violence et d'un aveugle emportement. L'homme en colère est comme un furieux, un insensé qui ne sent, n'écoute, ne comprend rien : dans cet état d'exaltation, il est capable de braver les plus grands dangers et de renverser tous les obstacles qu'on lui oppose. La crainte, en occupant sans cesse l'esprit d'un mal que l'on appréhende, rend l'âme impropre à contempler tout autre objet. L'homme en proie à l'inquiétude fait d'inutiles efforts pour éloigner de lui l'idée qui le poursuit et l'importune ; plus forte et plus puissante que la volonté, la crainte l'y ramène sans cesse. Cette idée le suit et l'accompagne en tous lieux pendant le jour ; elle le condamne à l'insomnie pendant la nuit. Eprouve-t-il quelques instans de calme et de repos, s'endort-il, son sommeil est troublé par des rêves

pénibles, effrayans. On pressent facilement qu'un tel état de l'âme est bien propre à plonger les facultés intellectuelles dans la langueur et l'affaissement. L'intelligence éprouve diverses modifications dans la peur. Cette passion agit particulièrement sur l'imagination, à laquelle elle offre les objets sous les couleurs les plus singulières, et les formes les plus bizarres et les plus fantastiques. Un mouvement de frayeur ou de terreur porte le désordre dans l'esprit, et détruit toutes les puissances de l'intelligence.

Maladies du cerveau. Ces maladies sont : la phrénésie, l'apoplexie, la catalepsie, l'épilepsie, l'hypochondrie, la mélancolie simple ou avec penchant au suicide, la manie, la démence, l'idiotisme, l'hydrophobie, la fièvre ataxique. La mort subite enfin peut succéder à l'atteinte profonde portée au centre du système nerveux. Le roi Vinceslas, s'étant vivement emporté contre un traître, fut sur-le-champ frappé d'apoplexie. Une femme trompée dans son amour éprouva les symptômes les plus violens de l'épilepsie. Un jeune homme devint sur-le-champ cataleptique après qu'on eut refusé de lui donner pour épouse une femme qu'il aimait. (*Tulpius.*) J'ai eu occasion, dit *Zimmermann*, de voir les grands hôpitaux de Paris; j'y ai remarqué trois espèces de fous : les hommes l'étaient devenus par orgueil, les filles par amour, les femmes par jalousie; tous ces gens-là m'avaient l'air d'autant de furies. *Tissot* raconte qu'une femme, à la suite de chagrins, tomba dans un état d'assoupissement si considérable, qu'on ne put l'en tirer qu'au bout de trente heures. Un enfant qui se baignait dans la mer, fut tellement effrayé d'un coup de canon, que tira un vaisseau qui partait, qu'il éprouva tout à coup une attaque d'épilepsie. (*Zacutus.*) Un homme âgé de soixante-quatre ans est inopinément saisi de passions violentes, il passe successivement de la terreur à la crainte, de la colère au chagrin : « *Paucis post hæc diebus quâdam ingruente quasi vertigine cecidit. Postridiè autem, motibus convulsivis, cum insultu epileptici simili vexari cœpit.* » (*Morgagni*, epist. 64.) Un jeune homme,

ayant été attaqué par des voleurs, fut si effrayé, qu'il devint sur-le-champ maniaque. Une jeune fille devint aliénée par le spectacle d'un prétendu fantôme vêtu de blanc, que des jeunes gens offrirent à sa vue pendant la nuit. (*Pinel.*) Une jeune personne lâchement abandonnée, le neuvième mois de sa grossesse, par celui qui l'avait séduite, tombe dans l'état le plus violent de délire; trois mois après, sa fureur se calme, et il succède une morne stupeur et un penchant irrésistible au suicide. (*Pinel*, Traité de l'aliénation mentale.) Un courtisan distingué, étant un jour à la chasse, est saisi tout à coup d'une vive frayeur : il tombe de cheval, se plaint de douleurs dans le dos et se croit grièvement blessé; bientôt remis de son accident, il reconnaît son erreur et remonte à cheval; il éprouve au bout de quelque temps les symptômes d'hypochondrie les mieux caractérisés. Un jeune militaire dégoûté du métier des armes, et en proie à des chagrins domestiques, est effrayé par ses camarades qui viennent lui annoncer au milieu de la nuit que l'ennemi approche et qu'il y a le plus grand danger à courir; il éprouve à l'instant des convulsions effrayantes, et bientôt après tous les symptômes de l'hydrophobie. (*Pinel*, Nosog. philos.)

Etat des mouvemens dans les passions. Avant d'examiner l'influence que les passions produisent sur les mouvemens nombreux des muscles de la vie animale, je dois établir ici une distinction nécessaire entre la nature et le siége de ces mouvemens. Les uns, en effet, sont volontaires, les autres involontaires. Il en est qu'on peut appeler généraux, parce qu'ils contribuent à fixer l'attitude et à développer les gestes. Il en est d'autres qui sont propres à la face, et dont la vivacité, l'énergie et les nuances multipliées impriment à la physionomie de l'homme un caractère particulier, variable dans les diverses passions. Les gestes concourent avec les mouvemens du visage pour exprimer les différens mouvemens de l'âme. La première expression de la passion, dit *Buffon*, est indépendante de la volonté; mais il y a une autre sorte d'expression qui semble être produite par une réflexion de l'esprit, et par le

commandement de la volonté qui fait agir les yeux, la tête, les bras et tout le corps.

Observons la direction des mouvemens volontaires et involontaires dans les passions. Voyons quelle influence elles peuvent avoir sur l'état des organes moteurs. Tous les traits sont épanouis dans la joie modérée; dans le rire qui l'accompagne, les deux coins de la bouche, entraînée en arrière, s'élèvent un peu, ainsi que la partie supérieure des joues, la lèvre supérieure remonte, l'inférieure s'abaisse; la bouche s'ouvre modérément : les mouvemens de totalité de la tête, des membres et du tronc s'opèrent avec la plus grande facilité. A l'excitation momentanée que produit la joie immodérée succède rapidement un état de lassitude et de langueur extrêmes; les muscles perdent leurs forces, les mains tremblent, et les jambes se dérobent sous le corps. Tous les muscles du squelette offrent un état de spasme violent dans la colère; ils éprouvent à la face des contractions rapides, qui communiquent aux traits un aspect hideux et effrayant; le front se ride, les sourcils se froncent, les yeux sont agités dans leurs orbites, et la tête est portée en divers sens; dans cet etat les forces musculaires peuvent acquérir un développement considérable. Si la colère est unie à la crainte, au lieu de cette excitation de la puissance des muscles, on observe un état de faiblesse et d'oppression, auquel succède un tremblement général. Les mouvemens généraux sont lents, sans force, sans énergie, dans le chagrin, la tristesse; les membres semblent vouloir céder sous le poids du corps; les muscles de la face sont affaissés, relâchés; la paupière supérieure s'abaisse, et recouvre en partie la prunelle qui s'élève; les deux coins de la bouche sont portés en bas; la lèvre inférieure remonte; la mâchoire inférieure semble être abandonnée à son propre poids, elle s'abaisse et rend ainsi la figure plus allongée. Dans la crainte, la force musculaire est diminuée; la physionomie offre à peu près le même caractère que dans la tristesse. Les muscles sont assez souvent frappés d'atonie dans la peur; la fuite alors est impossible; d'autres fois l'effet produit par cette passion est tout-à-fait opposé : elle commu-

nique aux mouvemens un degré d'activité considérable; elle donne alors ce qu'on appelle des ailes aux talons. Une terreur subite paralyse les puissances du mouvement; elle occasionne un tremblement général. Voici ce que l'on observe à la face, dans la peur, la frayeur, la terreur: front ridé, élévation des sourcils, écartement des paupières, abaissement de la prunelle, qui va se cacher derrière la paupière inférieure, tandis que le blanc de l'œil, qui la surmonte, se montre au-dessous de la paupière supérieure: en même temps la bouche est ouverte. Lorsque le sentiment de la terreur est profond, la physionomie offre un aspect épouvantable. Dans la jalousie, l'envie, dit *Buffon*, les sourcils descendent et se froncent, les paupières s'élèvent et les prunelles s'abaissent, la lèvre supérieure s'élève de chaque côté, tandis que les coins de la bouche s'abaissent un peu, et que le milieu de la lèvre inférieure se relève pour rejoindre le milieu de la lèvre supérieure.

Maladies des organes du mouvement. Ces maladies sont: le tétanos, des tremblemens, des convulsions, la paralysie. Une femme, s'étant abandonnée à la colère, mourut dans les convulsions au bout de six heures. *Zimmermann* parle d'une fille de vingt ans qui tomba dans un état convulsif singulier après un violent mouvement de colère au moment où elle avait ses règles; sa langue était devenue toute roide, elle éprouvait un serrement extrême à la poitrine et à l'estomac, et ne pouvait rien avaler; le son de sa voix était tout-à-fait étrange. Elle guérit à l'aide d'une saignée et de lavemens réitérés.

Etat de la voix dans les passions. Tour à tour affaiblie, renforcée, décomposée, la voix offre un grand nombre de modifications dans les passions. Faible et touchante dans le chagrin, l'amour malheureux. elle est dure, rauque, menaçante dans la colère; tantôt fortement développée, elle produit une suite de sons articulés avec énergie et véhémence; d'autres fois embarrassée, comme étouffée, entrecoupée, elle ne forme que des sons incomplets, inégaux, mal articulés, qui

occasionnent une sorte de bégaiement. On a dit que les passions fortes étaient muettes. La terreur nous fournit un exemple qui vient à l'appui de cette proposition ; elle paralyse en effet tous les mouvemens de l'organe de la voix ; on reste quelque temps, à la suite de cette passion violente, sans proférer une seule parole.

Maladies des organes de la voix. L'aphonie a été produite par de vives émotions. La femme de Nausimène, Athénien, devint muette pour toujours à la suite d'un accès de colère, etc.

État des fonctions de la génération dans les Passions.

Les passions de l'âme ont une influence bien évidente sur les fonctions de la génération. On sait que l'amour, la joie, l'espérance et toutes les passions gaies exercent sur les organes génitaux une excitation qui entraîne à goûter les plaisirs attachés à l'union des sexes. Au sein des villes, où tout semble réuni pour agir sur les sens et développer les passions, les organes de la génération acquièrent un développement plus rapide que dans les campagnes, où les hommes sont plus rapprochés de la nature. L'époque de la menstruation, chez les jeunes filles, est ordinairement plus précoce dans les premières que dans les secondes. C'est une chose remarquable que cette action exercée par l'organe génital sur le développement de la passion de l'amour, et réciproquement par la passion de l'amour sur l'organe génital. On ne peut douter que le besoin physique ne soit le principe et la cause première de l'amour moral. D'un autre côté, il est évident que toutes les influences qui, dans la société, tendent à faire naître prématurément ce sentiment, en agissant sur l'imagination, contribuent en même temps à activer le développement des organes génitaux, et produisent de bonne heure le besoin qui s'y rattache. L'amour excessif a quelquefois occasionné un effet opposé à celui de l'amour modéré ; on l'a vu jeter l'organe génital dans un état d'insensibilité désespérant. Dans la tristesse, les organes de la génération partagent l'état de langueur et d'affaissement dans lequel est

plongée l'économie tout entière. Nous avons un exemple de l'influence que la frayeur peut exercer sur le phénomène de la conception, dans la femme que cite M. *Lallemand* (Observations pathologiques, thèse soutenue à l'Ecole de médecine de Paris). Surprise immédiatement après le coït par l'entrée d'une personne du voisinage qui ouvrit brusquement la porte de sa chambre, elle en fut long-temps interdite et agitée; devenue enceinte, elle mourut six mois après l'événement. L'ouverture de son corps fit découvrir un fœtus hors de l'utérus et renfermé dans la cavité du péritoine. Les passions vives sont très-nuisibles aux femmes enceintes. L'impression pénible que l'utérus en reçoit se communique au produit de la conception et contrarie son développement. Il arrive enfin que l'avortement succède aux troubles qu'elles occasionnent. Il n'est rien de plus fâcheux pour les femmes en couches que l'inquiétude qu'elles conçoivent sur leur état. Il en est résulté souvent pour elles et pour leur fruit des accidens très-graves.

Maladies des organes de la génération. Les passions ont produit chez les hommes l'anaphrodisie, le satyriasis, le priapisme; chez les femmes, la leucorrhée, des ménorrhagies rebelles, l'aménorrhée, diverses affections à l'époque du temps critique, l'hystérie, la nymphomanie, l'avortement, la suppression des lochies, celle de la sécrétion du lait, etc. *Cabanis* rapporte qu'il a connu un jeune étudiant en médecine qui, dans un violent accès de jalousie, éprouva pendant plusieurs heures le priapisme le plus invincible et le plus douloureux, accompagné tour à tour de perte de semence et d'un sang presque pur. *Mauriceau* dit qu'une femme eut ses règles pendant toute sa grossesse pour s'être mise en colère. Une autre éprouva une suppression menstruelle, avec inflammation du col de l'utérus, après un accès de cette passion. Une jeune fille est envoyée chez un homme qui veut lui faire violence au moment où ses règles coulaient : de là, suppression subite de l'écoulement menstruel. Une femme, à la suite d'une frayeur considérable, sentit son enfant

bondir dans son ventre ; peu de jours après il ne remua plus, et elle accoucha d'un enfant mort. *Lamotte* cite l'observation d'une nouvelle accouchée dont les lochies se supprimèrent parce qu'elle eut peur. Un amour malheureux a causé la nymphomanie. *Avicenne* a tracé un tableau fidèle de cette maladie. *Schurigius* en rapporte des exemples frappans. M. *Pinel* (Nosogr. phil.) en cite une observation. « Une jeune femme, mariée depuis peu, d'un caractère gai « et porté au plaisir, avait été unie à un homme faible, et qui « éprouva bientôt après un état de langueur. Elle tombe dans la « tristesse, et enfin dans une fureur utérine des plus marqués : elle « est souvent très-agitée, et appelle à grands cris son mari, sa sœur, « ses proches; quelquefois même elle entre en fureur, et peut à peine « être retenue par six hommes des plus robustes. Ces accès finissent « ordinairement après un torrent de larmes; ce qui se renouvelle « à des intervalles plus ou moins longs. »

ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ ΑΦΟΡΙΣΜΟΙ.

Α'.

Δύο πόνων ἅμα γινομένων, μὴ κατὰ τὸν αὐτὸν τόπον, ὁ σφοδρότερος ἀμαυροῖ τὸν ἕτερον. (ΤΜΗΜΑ ΔΕΥΤΕΡΟΝ, ἀφορ. μϛ'.)

Β'.

Οὐ πλησμονὴ, οὐ λιμὸς, ἡδὲν ἄλλο ἡδὲν ἀγαθὸν, ὅ, τι, ἂν μᾶλλον τῆς φύσιος ᾖ. (ΤΜΗΜΑ ΔΕΥΤΕΡΟΝ, ἀφορ. δ'.)

Γ'.

Ἢν φόβος καὶ δυσθυμίη πολὺν χρόνον διατελέῃ, μελαγχολικὸν τὸ τοιοῦτον. (ΤΜΗΜΑ ΠΕΜΠΤΟΝ, ἀφορ. κγ'.)

Δ'.

Αἱ παραφροσύναι, αἱ μὲν μετὰ γέλωτος γινόμεναι, ἀσφαλέστεραι. Αἱ δὲ μετὰ σπουδῆς, ἐπισφαλέστεραι. (ΤΜΗΜΑ ΠΕΜΠΤΟΝ, ἀφορ. νγ'.)

Ε'.

Καὶ λυσσάων ἀτρέμα, καὶ ἀγνοέων, καὶ μηδὲ ἀκέων, μηδὲ ξυνιεὶς, θανατώδης. (ΤΜΗΜΑ ΕΒΔΟΜΟΝ, ἀφορ. ιϛ'.)